

BIBLIOTECA
P. C. R.
Nr. ~~11-6845~~

LE RENOUVEAU RELIGIEUX

ET

LA GUERRE MONDIALE

PAR

D. DRAGHICESCO

Science et Superstition. — Méssianisme de la
Science. — Croyance aux Anges. — Le Socialisme
et le Royaume de Dieu. — Immortalité. — Ré-
surrection. — Le Jugement dernier. — L'Évolu-
tion du divin. — Le Pêché originel et l'immaculée
Conception

BUCAREST

LES IMPRIMERIES „L'INDÉPENDANCE“, ACADEMIEI 17

1916

C. 5667.

BD282024

Prix 2 frs.

BIBLIOTECA
G. C.
P. C. R.
Nr. ~~II 6845~~

LE RENOUVEAU RELIGIEUX
ET
LA GUERRE MONDIALE

PAR
D. DRAGHICESCO

~~115289/60~~
~~24699/67~~

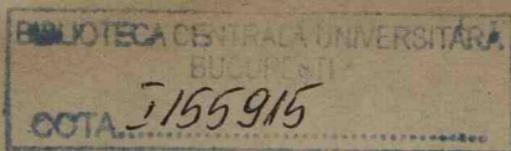


BD 282024

BUCAREST

ES IMPRIMERIES „L'INDÉPENDANCE“ RUE ACADEMIEI, 17

1916



849/04

RC 247/1/2

DU MÊME AUTEUR

Librairie FELIX ALCAN, Bd. St. Germain 108, Paris :

- Du rôle de l'Individu dans le Déterminisme social.* (Bibliothèque de Philosophie contemporaine) 1914 Fr. 7.50
- Le Probleme de la Conscience.* (Bibliothèque de Philosophie contemporaine) 1907 —
- Ouvrage recommandé par le Ministère de l'Instruction publique de France.* » 3.75
- L'Idéal Créateur.* (Bibliothèque de Philosophie contemporaine). 1914 » 7.50
- Le Problème du Déterminisme Social.* Editions de la Grande France. Paris 1903 » 3.—

En Roumain :

- Introducerea la Psihologia Poporului Român.* Librăria Alcalay. 1906. Lei 6.—

B.C.U. Bucuresti



C20044622

AVANT-PROPOS

Au seuil de l'adolescence, à l'âge où la croyance religieuse de notre enfance subit les assauts pressés de la science juvénile, le conflit entre la foi et la science se pose fatalement devant notre esprit et s'y établit si solidement qu'on ne parvient plus à l'en déloger. Il continuera à former l'objet de nos méditations et de nos recherches constantes, pendant toute la vie, malgré les préoccupations de tant d'autres problèmes et courants d'intérêts qui n'auront pas manqué de nous agiter et de nous troubler.

Nous offrons, dans les pages suivantes, les résultats de vingt ans de méditations et de recherches angoissées sur ce sujet, et ces résultats seront le fruit d'une vie et la seule ambition d'un homme dont on n'aura pas connu d'autre métier plus précis que celui de la pensée. Il les offre à la publicité, aujourd'hui qu'il est arrivé à l'âge mûr, mais avec l'intention de les creuser encore et de les compléter, et dans l'espoir qu'on l'y aidera peut-être.

*

Lorsque notre esprit prend contact avec la science, son premier mouvement est d'étouffer la croyance religieuse et de la nier. Un certain temps, nous y réus-

sissons parfaitement. Toutefois, sans nous en rendre compte, nous ne nous affranchissons de la religion que pour être entièrement revendiqués par une autre espèce de foi, par la foi absolue et irréfléchie en la science.

Pendant une dizaine d'années,—souvent pour toute la vie,—on devient profondément, c'est à dire superficiellement, athée. Sans doute, la science ne peut abolir si bien la foi que parce qu'elle peut la remplacer si facilement. Car, lorsque la foi religieuse s'éteint subitement, sous le souffle de la science, il ne nous reste que la foi absolue en cette dernière.

Pour notre part, nous avons eu, dès le commencement, l'intuition de cette vérité; aussi, nous sommes nous engagé dans la voie suivante: **faire de la science même l'objet de notre religion.** Car, si la science abolit la foi en Dieu, elle ne peut pas, sans se renier, abolir la foi en elle-même. Et, comme l'âme humaine ne peut pas vivre sevrée de foi, il ne nous reste qu'à lui offrir la foi dans la science, qu'aucune autre science ne viendra plus ni abolir, ni même troubler.

*

Le conflit entre la science moderne et la foi est analogue à celui qui, dans l'antiquité, mit aux prises le judaïsme avec le paganisme gréco-romain. Car Rome, c'est à dire le paganisme gréco-romain, conquit et détruisit Jérusalem, comme notre science abolit notre foi. Mais bientôt, Jérusalem se releva avec son Dieu et conquit Rome. Le maître absolu et éternel de Rome, impériale autrefois, catholique aujourd'hui, fut ce pauvre juif, et moins encore, son humble disciple

Pierre, qui régna et règne toujours, par son plus fidèle représentant, le Pape. Les fils, les petits-fils et les arrière-petits-fils des orgueilleux vainqueurs de Jérusalem ont, de leurs lèvres tremblantes et de leur front humilié, usé le bout du pied de bronze de ce pauvre et simple disciple de Jésus, en l'honneur de qui, cette même Rome a édifié le plus vaste et le plus riche monument artistique du monde.

Or, depuis deux ou trois siècles, nous assistons à une sorte de revanche, que la civilisation payenne des gréco-romains essaye de prendre sur le néo-judaïsme chrétien. La science moderne, — héritière directe de la philosophie, de la science et de l'art antiques, — et l'esprit critique, qui l'anime, sont aujourd'hui sur le point d'achever la ruine de notre religion, héritière de Jérusalem. Mais, précisément, cette Jérusalem, de nouveau vaincue dans la doctrine chrétienne, nous semble, — comme on le verra — toute prête à reconquérir son conquérant, et à installer une fois de plus sa domination au coeur même de la science moderne. Les rôles sont peut être renversés. Car, au fond, l'oeuvre de la science moderne ne fait que rééditer celle de Jésus. Notre science se retourne contre les temples, s'attaque aux abus et aux superstitions vieilles de l'Eglise, tout comme Jésus, naguère, brisait les idoles et persécutait l'immoralité hypocrite des prêtres.

Lorsque la propagande chrétienne eut définitivement compromis le paganisme et ruiné ses cultes, le monde, jeté un instant dans l'incertitude, se tourna vers ce briseur d'idoles, et en fit son idole, son Dieu adoré. Rien de plus simple et de plus naturel, — Jésus, ayant aboli la foi aux dieux payens, devait prendre leur

place et devenir, lui, l'objet de la foi de cette humanité veuve de ses dieux.

N'en est-il pas de même pour notre science, aujourd'hui ?

Parce qu'elle a réussi à discréditer notre vieille religion, c'est envers elle que doivent se tourner nos âmes inquiètes et désabusées. Et nous ferons, de la science, notre nouvelle idole, l'objet de notre foi et de nos espoirs, notre messie, le messie de l'avenir.

Seulement, au moment même où s'accomplit le triomphe de la science sur la doctrine chrétienne, la foi, vaincue en apparence, se redresse, s'affirme avec vigueur et reconquiert le terrain perdu dans les âmes. Elle se propose maintenant d'inscrire au cœur même de la science les articles essentiels de la doctrine chrétienne, qui doivent servir d'idéaux et de points d'orientation, dans le vaste édifice de la science future et de ses applications techniques. Une fois encore, l'histoire se répète ; la nouvelle Jérusalem, vaincue par Rome, se retourne contre celle-ci, s'en empare et, comme nous allons le faire voir, s'y installe pour la dominer.

*

Le tout était de chercher s'il n'y avait pas moyen de concilier les articles essentiels de la foi chrétienne, ses dogmes les plus apparemment absurdes, avec l'esprit critique et la raison expérimentale. Cela a toujours été l'écueil, auquel se sont heurtés et brisés les efforts de l'esprit conciliateur. De là le fameux : *credo quia absurdum*.

La méthode que nous avons suivie a été bien simple. Nous nous sommes dit que, somme toute, l'esprit négatif et sceptique de la science pouvait être une exa-

génération sinon une aberration, explicable chez l'homme, ébloui par les premières conquêtes de la science et en même temps impatienté par la disproportion qu'il y a entre ses aspirations religieuses et les résultats de la science contemporaine. Car il est possible que ce conflit ne persiste plus, pour celui qui prend en considération, non pas le bout de science que nous possédons, mais toute la science, la science de l'avenir.

Et pour mieux voir ce qu'il en est, nous nous sommes proposé de construire la trajectoire du progrès constant, déjà accompli par les sciences, pendant les derniers trois siècles d'activité scientifique proprement dite, et de prolonger cette courbe indéfiniment, dans la direction précise indiquée par le fragment que nous en possédons. Or, à examiner de plus près cette trajectoire, on s'aperçoit, sans difficulté, qu'elle est et sera jalonnée de découvertes, dont quelques-unes, au moins, contiennent la réalisation ou la confirmation rationnelle des articles de foi, des dogmes chrétiens même les plus chimériques en apparence. Pour peu qu'on essaye d'escompter les progrès futurs et qu'on prenne en considération la science intégrale, le conflit entre la science et la religion disparaît. C'est ce dont on pourra se faire une idée approximative en lisant les réflexions contenues dans les pages suivantes.

✱

Sans la guerre mondiale, qui sévit toujours, nous n'aurions pas osé soumettre ces réflexions au public.

Il est vrai qu'au premier moment, ce cataclysme épouvantable nous avait tellement ébranlé, qu'il avait presque déchiré le tissu de ces réflexions. Il nous avait apparu, tout d'abord, comme le démenti le plus

sanglant de tous nos grands espoirs dans la science et de toutes nos aspirations, à moitié socialistes, à moitié chrétiennes. Cette guerre barrait d'un obstacle infranchissable la voie de notre pensée optimiste : car la science, la foi chrétienne et le socialisme, dont nous attendions de si grandes choses, ne venaient-ils pas, tous les trois et avec un zèle particulier, alimenter le désastre et intensifier les malheurs ? La science y contribue en procurant les plus formidables et les plus meurtriers engins, le socialisme y met l'enthousiasme et l'élan ardent, et le vieux Dieu allemand est censé y présider. Tout optimisme semblait disparaître de nos âmes...

Mais, l'épreuve affreuse des premières impressions une fois passée, l'obstacle insurmontable qui s'érigéait sur la voie de nos réflexions commençait à céder et à diminuer. Le résultat en fut que cette guerre épouvantable contribua à mûrir et à tonifier nos conclusions et la tournure optimiste de nos idées. Par le mal et les malheurs, que la technique et la haine guerrières causaient à l'humanité, nous avons pu calculer le bien et le bonheur que la science et la solidarité pourraient lui procurer. Plus l'obstacle que devait vaincre notre foi optimiste était formidable et réel, plus elle en est sortie puissante et solide. Et cet optimisme est devenu tellement fort et nous a tellement envahi, que nous n'avons pas pu lui résister et nous empêcher de le formuler, afin de le communiquer aux autres, malgré ce qu'il pouvait présenter d'incomplet et de provisoire.

D'ailleurs, ce phénomène ne nous est pas tout à fait particulier. On a souvent cité des cas, où l'effet de la

guerre qui désole l'humanité a été un retour à la foi, un renouveau moral et religieux des âmes¹⁾.

Les époques malheureuses de l'histoire humaine se sont toujours fait suivre par le plus ardent espoir et par le triomphe des croyances les plus optimistes, car la religion est, en general, la réaction naturelle des âmes contre la malheur collectif. Tous les renouveaux religieux ont été le fruit des époques apocalyptiques, où les cataclysmes de la nature sont venus, comme de nos jours, renforcer et souligner ce qu'avait dechainés la folie des peuples.

Ajoutons encore que nous n'aurions pas osé livrer au public ces réflexions et ces idées, si elles nous étaient exclusivement personnelles, si elles n'étaient pas déjà partagées par un cercle, d'ailleurs assez restreint, d'esprits inquiets, et que ces problèmes avaient longuement préoccupés et tourmentés. C'est là une preuve, pour nous, qu'elles peuvent devenir collectives et qu'elles ne peuvent pas être une simple aberration individuelle.

1) Dans le même sens, nous pouvons citer le propres termes de Lord Fisher, prononcés dans un recent meeting à Londres: «Les temps sont proches où les nations seront organisées de manière que toute nation agressive ou tyrannique sera isolée et traitée comme sont les individus en état de démence. Il y aura après cette lutte de nouveaux cieux et une nouvelle terre».

CHAPITRE I

La haute signification de la guerre mondiale

Nous sommes les témoins, impuissants et muets, de la plus formidable tuerie systématique que les peuples aient jamais organisée, sous l'étiquette faussement héroïque de la guerre. De l'aveu de tous, jamais la haine n'a amassé dans des camps ennemis une aussi vaste portion d'humanité. Décidés à s'infliger les uns aux autres les plus durs sacrifices et les maux les plus horribles, les adversaires d'aujourd'hui disposent de moyens de destruction, qui auraient épouvanté l'imagination de nos ancêtres.

L'immensité de cette guerre, l'ivresse délirante de la haine qu'elle a déchainée, le vertigineux élan des armées de proie et de carnage, l'atrocité froide des crimes longuement calculés et perfidement combinés, sont sans exemple dans les annales de l'humanité. Et, ce qui est certain, c'est que l'extension et la profondeur de ce malheur mondial se mesurent par l'extension et la puissance de nos progrès scientifiques.

Mais une si formidable calamité doit avoir un sens, une raison d'être, qu'il est d'une importance capitale de découvrir, pour en dégager les enseignements qu'elle

comporte, car il y va de l'avenir et du sort même de l'humanité.

Après mûre réflexion la première constatation qui s'impose à tous les esprits, c'est que *cette guerre, avec ses proportions et ses violences inouïes, marque et fait éclater le profond déséquilibre qui se trouve au fond de l'âme de l'humanité contemporaine.*

Il y a, en effet, un abîme effroyable entre notre science et notre technique matérielle, d'un côté, et notre solidarité et notre technique morale, de l'autre. Nous avons poussé si loin les progrès de nos moyens matériels et de notre organisation militaire offensive et défensive, et nous avons si peu travaillé pour l'organisation juridique et pour les progrès de la solidarité morale des hommes et des peuples, que le déséquilibre devait forcément éclater un jour et se solder par les pires calamités. Car, répétons-le, si la violence destructive de la guerre actuelle est en rapport direct avec nos progrès matériels, elle est en rapport inverse avec notre morale. La civilisation ne pouvait pas impunément dresser des armées, comptant des vingtaines de millions de soldats, munis d'engins de destruction les plus perfectionnés qui soient, et laisser cette formidable machine de guerre à la disposition des mauvais instincts, affranchis de toute morale et de toute religion. Car, c'était laisser à la libre disposition de l'âme humaine, démoralisée par le doute, desséchée par le scepticisme et ravagée par le pire pessimisme, les moyens les plus efficaces de se suicider, après avoir répandu autour de soi le plus de mal et de désolation possible.

A considérer les ressources et la puissance destructrice de notre technique militaire, l'humanité civilisée s'approche — si même elle ne le dépasse — du redoutable Jéhovah hébreu, le dieu courroucé des armées. Jéhovah, sur le mont Sinai, ne disposait certainement pas d'une technique guerrière plus impressionnante que celle des belligérants modernes, nos contemporains. Il n'est guère probable qu'il ait pratiqué, sur la lisière de ses nuages fortifiés, le 420 du Kaiser.

Mais si l'humanité civilisée s'est égalée à Jéhovah, quant à la puissance de sa technique de destruction, elle est pourtant bien loin de Jéhovah, dieu de la justice et de la moralité sévère. A ce point de vue, elle s'approche davantage de Belzébuth. Car, le sens de cette guerre mondiale trahit une humanité qui, après avoir volé les ressources de Jéhovah, ne se conduit que selon les suggestions criminelles de Belzébuth. Et il est hors de doute que, si nous avions atteint un niveau moral à la hauteur de nos progrès scientifiques et techniques, nous aurions employé autrement les immenses ressources et les vies innombrables qui s'entre-détruisent, à cette heure, dans les plaines de Flandre et de Pologne. Entre les mains d'une humanité moralement meilleure, ces ressources, qui font aujourd'hui, de l'Europe, un Empire de l'Enfer, en auraient fait un Empire des Cieux.

Il faut peut-être remercier la providence de ce que notre science et nos arts industriels ne soient pas plus développés encore qu'ils ne le sont. Car si leurs progrès se pouvaient mesurer à notre férocité, les peuples d'Europe devraient périr, dans l'acte de suicide qui s'accomplit sous nos yeux, et 1914, 1915, 1916.

serait une inscription funéraire sur le tombeau de l'humanité civilisée.

En effet, que serait-il advenu si Pierre Eulin, le héros mis en scène par M. Lavedan, dans sa pièce « Servir », avait existé et réellement découvert son explosif, propre à faire sauter d'un seul coup une montagne, et détruire une armée d'un million de soldats. Imaginez des aéroplanes ou des dirigeables, parsemant cet explosif au-dessus des villes anglaises, allemandes, françaises, etc., et voyez ce qu'il en resterait. Ou bien encore, supposez comme réelle cette invention imaginaire qui, par des ondes hertziennes, tue l'ennemi à de grandes distances, ou met le feu à ses matières explosibles. Cette guerre, que nous n'appelons suicide que par métaphore, serait alors un suicide effectif affreux et total.

*

Si donc les peuples d'Europe échappent à cette tentative de suicide, ils le devront peut-être à la chance de n'avoir pas poussé plus loin qu'ils ne l'ont fait les progrès de la technique matérielle et de la science. Car la ferme volonté de s'entre-détruire, par amour pour la patrie, ne leur aura pas manqué.

En temps de paix, nous pouvons regretter, et nous le regrettons souvent, de ne pas avoir acquis une plus large maîtrise sur les forces de la nature, pour en faire notre profit. Rendons grâce à notre ignorance relative : c'est elle qui nous sauve. Avec l'âme foncièrement méchante que nous nous découvrons soudainement, nous aurions déchaîné ces forces de la nature contre notre propre vie, afin de l'anéantir.

Nous en sommes à ce point que, dans cette phase arriérée de notre évolution morale, il est à souhai-

ier qu'aucun progrès scientifique et technique ne survienne plus. Car tout ce que le génie humain inventera de neuf — les aéroplanes, par exemple, — pourra être retourné contre l'humanité. Encore deux ou trois inventions dans ce genre et nous serons perdus sans espoir ; elles ne feront qu'élargir encore les limites du désastre et intensifier la fureur du meurtre. Nous n'avons pas le cœur placé à la hauteur de nos progrès matériels.

Notre moralité inférieure, la dureté de l'âme contemporaine rendent ces progrès meurtriers et en font des moyens de crime et de suicide. A tel point même qu'il serait à souhaiter une stagnation des progrès matériels, jusqu'à ce qu'un progrès moral sensible soit acquis à l'humanité civilisée. Nous ne pouvons pas accroître le progrès de notre confort, sans craindre pour notre vie même.

Et si, comme il semble, les progrès scientifiques et techniques sont nécessaires, inéluctables, qu'est-ce qui nous sauvera ?

*

Le problème que pose cette guerre, et qu'elle pose dans toute l'intense lumière qui nous vient de son vaste brasier, ce problème est le suivant : *Comment faire pour élever le progrès moral de l'humanité à la hauteur de ses progrès scientifiques et techniques ?* Il y va peut-être de l'avenir même de l'humanité.

Est-ce là un simple problème de morale sociale ? Peut-être. Seulement, la science sociale nous montre que, dans le passé, toute évolution morale s'accomplit par une révolution religieuse et que, d'une manière générale, il y a, entre la morale et la religion,

un lien indissoluble. L'avènement du christianisme est une expérience historique qui nous offre cet enseignement. Le problème que pose cette guerre est peut-être un problème religieux, avant tout. C'est donc à se demander : cette guerre sera-t-elle le signal ou le point de départ d'un renouveau religieux ? C'est ce que nous essayerons de vérifier.

CHAPITRE II

L'épilogue probable de la guerre mondiale

A partir de la Renaissance, deux grandes tendances apparaissent, qui dominent l'évolution morale et intellectuelle des peuples européens : l'affaiblissement de la foi et l'avènement et les progrès continus des sciences matérielles et de l'industrie.

Sur la base d'une religion qui s'évanouit et d'une moralité stationnaire, l'Europe, depuis quatre siècles, ne cesse d'édifier une science et une industrie de plus en plus vastes. Et la base morale semble s'amincir et chanceler, à mesure même que l'édifice grandit. Les peuples civilisés de nos jours ressemblent à des hommes, disposant des ressources et des forces de l'âge mûr, mais restés moralement enfants.

Ce grave déséquilibre de la civilisation contemporaine ne pouvait pas ne pas éclater. De là, la guerre effrayante qui menace de faire dégringoler, sous nos yeux égarés, tout l'échafaudage de notre civilisation.

Le problème urgent, que cette guerre pose brutalement, est : que faire pour élever le niveau de notre moralité à la hauteur de celui de notre science et de notre technique ? Et, s'il est avéré que le progrès moral

ne peut éclore que dans une ambiance de ferveur religieuse, ce problème se déplace et se pose en ces termes : l'attitude intellectuelle du doute systématique, le scepticisme et la sécheresse de notre cœur comportent-ils un renouveau religieux, qui permette une nouvelle évolution morale ? Peut-on espérer, de sitôt, le rétablissement, dans l'âme contemporaine, d'un équilibre réel entre notre science et notre morale ?

*

Si nous nous adressons à l'histoire universelle, elle nous enseigne que ce problème ne se pose pas aujourd'hui pour la première fois. Elle nous offre deux ou trois époques semblables dans l'évolution de l'humanité.

Ce problème s'est posé, d'abord, aux Indes, lorsque la religion des Brahmanes, sous les coups de l'analyse abstraite, avait abouti, comme notre christianisme, à un scepticisme athée et anarchique et à un pessimisme des plus sombres. Mais, à ce qu'on nous en dit, aux Indes « la foi renaît de la mort spirituelle, au moment même où le doute semble être parvenu à sa dernière limite et le scepticisme n'aboutit qu'à enfanter le Nouveau Testament de l'Inde ». ¹⁾ Cette crise se termina par la révolution religieuse de Bouddha, qui mit de la ferveur religieuse là où il n'y avait plus que de la lucidité sceptique et de la sécheresse de cœur.

Plus tard, dans l'Europe païenne, lorsque le déclin du paganisme amena, dans l'âme humaine, une crise absolument pareille à celle du Brahmanisme, et sur-

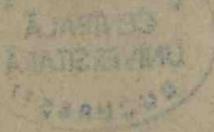
1) Eduard Quinet, *Génie des Religions*.



C 20044688

tout analogue à la crise qui nous inquiète aujourd'hui, le même problème, et dans les mêmes termes, se posa à la civilisation gréco-romaine. Les guerres du Péloponèse ainsi que les guerres civiles de Rome, qui précédèrent l'empire, étaient les effets du même égoïsme jouisseur, orgueilleux et avide, qu'aucun scrupule religieux ne pouvait plus retenir — le paganisme ayant été déjà révolu — et qui trouvait, pour se satisfaire, des moyens matériels et des instruments techniques considérables et un esprit d'organisation très développé. Tibère, Commode, Néron, ne sont-ils pas les chefs-d'œuvres de la moralité de cette époque ? L'âme gréco-romaine, desséchée par le doute et dévorée par le pyrrhonisme, ne vivait que du confort luxurieux et de la débauche qui tue, et ne trouvait à s'exercer que dans l'arrivisme de la politique intérieure et dans les guerres pour la prépondérance politique extérieure. Il s'ensuivit l'assaut général et l'égorgeement des peuples et des classes sociales.

La Grèce glorieuse y succomba et le monde antique aurait été irremédiablement perdu, si la révolution religieuse des chrétiens ne l'avait retenu sur les bords de l'abîme. Malgré sa science et son organisation technique très avancée,—à cause même de cette science et de cette technique—l'humanité sceptique et athée menaçait de sombrer dans le vice et la férocité, et elle n'a été sauvée que parce que son scepticisme extrême couvrait sa soif profonde d'une foi nouvelle et d'une moralité supérieure. C'est pourquoi, lorsque les chrétiens lui présentèrent leur doctrine, l'âme gréco-romaine s'y précipita, s'y abreuva,



et, sur les ruines du paganisme, se dressèrent les murs de l'Église chrétienne.

Un siècle après la Renaissance, le même problème se pose, mais dans un cadre réduit et en des termes plus faibles et moins pressants. Le *siècle des lumières*, dont Montaigne sera la fine fleur, favorisa le scepticisme et relâcha les consciences et les mœurs. Peut-être même les guerres civiles en France, et surtout la guerre de Trente ans en Allemagne, ainsi que les mobiles des autres guerres qui déchirèrent l'Europe en ce siècle, ne sont-ils que les conséquences naturelles de l'état d'âme de cette époque. La mission de Luther et de Calvin fut d'y remédier. Le triomphe du protestantisme couronna la fin de ces longues guerres, et le monde germanique en sortit régénéré.

Le problème ne fut pourtant résolu que provisoirement et partiellement. Il fut de nouveau posé dans les pays latins, par la Grande Révolution, qui ne parvint pas non plus à le trancher. Napoléon I l'ajourna et c'est l'héritage le plus considérable qu'il légua au XX-ème siècle. Ce dangereux héritage nous est dévolu aujourd'hui. La guerre qui nous terrifie nous pose brutalement le problème ajourné et nous en demande la solution. Notre civilisation doit y répondre ou disparaître.

*

Les enseignements de l'histoire sont donc péremptoirs. Ils nous indiquent combien de fois ce problème s'est posé et comment il a été résolu. L'histoire nous enseigne même quelles ont été les lignes générales de la solution qu'on lui a donnée. Mais ce qu'elle nous montre, surtout, clairement, c'est que no-

tre époque, à tous les points de vue, est semblable au premier siècle du christianisme. Ce que doit être la révolution religieuse de nos temps, nous pouvons nous en faire une idée approximative en comparant l'état actuel des choses avec cette vaste expérience religieuse.

Le spectacle moral de la fin du paganisme nous offre, en effet, comme aujourd'hui, des temples délaissés, des divinités périmées, qu'on raillait, des dogmes desséchés de toute sève religieuse par la critique philosophique et classés parmi les superstitions. Le culte de l'empire n'était qu'une trêve éphémère, une sorte de concordat entre l'esprit négatif du siècle et la tradition. Il s'étiolait et vivotait péniblement dans cette atmosphère de scepticisme et de lucidité. Et tandis que, d'une part, la religion d'Empire se mourait en naissant, de l'autre, le paganisme dégénérait et, dans le bas peuple, ce n'était plus que des superstitions d'une grossièreté et d'une trivialité qui contrastaient avec les sentiments religieux, sublimes mais encore vagues, qui se faisaient jour dans les esprits des philosophes stoïques, comme Cicéron, Sénèque, etc. Il y avait bien, en marge de ces tendances disparates, quelques adeptes pieux et encore fervents des vieilles divinités, dans le genre de nos Barrès, Huysmans, Bourget ; mais que pouvaient-ils pour sauver le paganisme condamné ?

De même, aujourd'hui, il est peu probable que la *Grande Pitié des Eglises de France*, ou de partout ailleurs, aboutisse à rendre la vie à la foi vieillie, qui avait autrefois dressé ces temples magnifiques. Les classes pauvres les délaissent, et si les gouverne-

ments ne s'en détournent pas tous, ils s'en éloignent de plus en plus. Parmi les belligérants de cette heure, quelques-uns ont complètement oublié le Dieu que les autres n'invoquent que par dérision et par sacrilège. Sans doute, nous n'aurons plus les exploits criminels d'un Néron et d'un Héliogabale, mais cette guerre monstrueuse engendre bien plus de crimes et d'atrocités que tous ces empereurs et que toutes les guerres civiles, qui précédèrent l'avènement du christianisme.

Et si notre Néron moderne siège à Berlin il n'est pas moins nocif à l'humanité que ne le fut son modèle inoubliable de l'antiquité.

Par delà les retours religieux de ceux qui s'apitoient sur les ruines de la foi et des cathédrales, et à côté de l'indifférence ou des superstitions grossières du peuple, nous avons aujourd'hui aussi, comme du temps de Sénèque, des éclairs précurseurs, annonçant un renouveau religieux, dans la pensée d'un Boutroux, Bergson et William James. D'autre part, le socialisme n'est peut-être que l'anticipation, le pressentiment d'une moralité nouvelle, qui n'attend que l'appui d'un mouvement religieux pour triompher des obstacles qu'il rencontre.

Ce qui arriva aux Indes, du temps de Bouddha, et à Rome, au temps des premiers empereurs, se réalisera peut-être bientôt, dans l'âme de l'humanité civilisée. Lasse de nier, de mettre tout en question et de toujours se comprimer dans le scepticisme, l'âme civilisée finira par tout croire, par concevoir d'immenses espérances et par ne plus douter de rien. Car, nier tout, c'est encore croire, mais en sens inverse. D'ailleurs, le

scepticisme, qui veut rester d'accord avec lui-même, ne peut rien nier ni rien affirmer ; car, n'étant sûr ni de ce qu'il affirme ni de ce qu'il nie, il légitimerait par là toutes les affirmations de ceux qui ne doutent de rien. Le seule attitude logique des sceptiques, c'est d'attendre, de se réserver. C'est ce que fit Kant. Toute sa philosophie ne lui a servi ni à établir ni à nier l'existence de Dieu. Elle lui a seulement enseigné d'attendre, de patienter ; et telle est depuis Kant l'attitude de l'âme humaine. Elle attend. Seulement, cette attente, se prolongeant par trop, s'exaspère, devient de l'impâtiens et aboutit aujourd'hui à une soif inassouvie de croire et d'affirmer.

En fait, la guerre mondiale, qui nous désole, est comme un violent coup de fouet appliqué à notre foi, pour lui faire changer de signe et la pousser du pôle négatif au pôle positif. La révolution religieuse qui en résultera offrira, enfin, à l'humanité, l'atmosphère psychologique indispensable à son évolution morale, et, par suite, le remède à la crise qui a éclaté dans cette guerre effrayante.

Les modifications que le judaïsme a subies, pour nous donner l'Eglise chrétienne, seront subies aujourd'hui par les dogmes chrétiens, pour que s'en dégagent la substance et les articles de foi de la nouvelle religion. La révolution religieuse qui est à faire consistera à passer, pour ainsi dire, les dogmes chrétiens à travers le tamis de la science et de la raison, afin que l'essentiel seul en soit recueilli. Et cette essence sera le germe religieux, qui doit éclore et s'épanouir dans une atmosphère d'enthousiasme et de foi illimitée en la Science.

CHAPITRE III

La religion n'est pas obscurantiste

A supposer que l'épilogue de la guerre qui sévit soit un renouveau de la foi, et que cette résurrection, quoique en apparence peu probable, soit pourtant possible en réalité, on ne manquera pas de nous faire remarquer qu'elle serait d'une utilité douteuse. Le bien que la religion apporte avec elle est, d'habitude, largement payé par les maux qui lui sont inhérents.

Faisant appel à l'expérience de l'histoire universelle, que nous-même avons invoquée, il ne sera pas difficile de montrer que la foi religieuse souffle sur les flambeaux de la science et éteint la lumière de la raison, ne fût-ce que par esprit de revanche contre la philosophie et la raison, qui, elles, ont, en effet, plus d'une fois, éteint les flambeaux du ciel. S'il faut se fier aux apparences, il semble que les religions n'aient laissé sur leurs traces que beaucoup d'obscurité et beaucoup de malheurs. Ce qui s'est passé au moyen âge, après le triomphe officiel du christianisme, ne laisse plus aucun doute là-dessus. La stagnation et le regrès de la pensée, des sciences et des arts ont coïncidé avec la domination exclusiviste de l'Eglise chrétienne, et les excès de l'Inquisition ne sont pas non plus faits pour embellir la perspective que ce renouveau religieux ouvrirait à l'humanité.

C'est un vrai bonheur, nous dira-t-on, que les superstitions chrétiennes se soient évanouies dans les esprits cultivés, et qu'elles aient perdu beaucoup de terrain, même dans les classes populaires. Ce serait donc un crime que de convertir le monde à une foi

nouvelle. Au lieu de pousser les esprits à se plonger dans l'obscurité d'une nouvelle croyance, il vaudrait mieux les instruire et y répandre les lumières scientifiques. N'y a-t-il pas, même sans cela, assez d'ignorance et de superstitions ?

*

Nous ne contesterons pas que, à première vue, telle semble être la vérité qui se dégage des enseignements de l'histoire. Il faut être très averti pour ne pas s'arrêter à cet enchaînement apparent des événements, pour descendre au fond des choses et en découvrir les causes et les enchaînements réels.

Ceux qui attribuent à l'Eglise chrétienne la stagnation ou le regrès de la science et des arts font preuve d'une légèreté d'esprit et tout au moins d'une partialité inexcusables. Il en est de même de ceux qui mettent sur le compte de la foi chrétienne les abus, les crimes des hommes de l'Eglise, ainsi que les superstitions qui ont souvent obscuri et rabaissé cette religion. Car, alors, pourquoi ne pas accuser la science aussi, qui, elle-même, se prête également aux abus et facilite les crimes ? Témoin, la guerre formidable et atroce qui nous terrifie aujourd'hui, et qui n'est telle que grâce aux progrès de nos sciences et aux applications techniques qu'elles rendent possibles.

A dire vrai, la religion chrétienne n'est pas incompatible avec la science considérée en elle-même et elle ne combat pas la raison et ses postulats. Mais parce que cette doctrine est, en même temps, le dépôt sacré des plus sublimes principes moraux, lorsque les applications techniques des sciences dé-

terminent et facilitent le goût des jouissances et de la luxure, servent à développer l'égoïsme, l'avidité et l'immoralité et poussent l'humanité au meurtre et au suicide par les vices, alors, oui, la religion devient hostile à la science et, croyant frapper le mal dans ses racines, elle frappe les sciences et persécute les arts. Il n'y a donc que ce conflit entre la foi et la science. Mais si ce conflit est, comme on le voit, d'un côté accidentel et plutôt apparent, et bien réel d'un autre côté, il est par suite légitime et inévitable. Aujourd'hui même, malgré notre profond amour de la science, à voir les ravages que fait la technique scientifique des armées, notre enthousiasme pour la science et ses applications s'atténue sensiblement. La guerre effroyable, dont nous sommes témoins, nous fait presque regretter nos progrès et souhaiter plutôt qu'ils cessent, jusqu'à ce que l'humanité ait atteint le niveau d'une moralité supérieure, car autrement, les progrès scientifiques et techniques la tueront. Mais est ce dire par là que nous combattons la science ?

*

Les principes les plus sublimes et les plus utiles et bienfaisantes vérités, qu'ils nous viennent de l'Église ou des laboratoires, ne valent que ce que valent les hommes qui les pratiquent. Ainsi, les plus belles idées de la doctrine chrétienne, lorsqu'elles sont descendues du niveau des esprits d'élite, pour s'infiltrer dans les masses ignorantes et superstitieuses de barbares mal dégrossis, ont dégénéré en pratiques triviales et y sont devenues méconnaissables. De la boue et de la cruauté des âmes barbares, où les principes sublimes et bienfaisants se sont pervertis,

que pouvait-il sortir, sinon des croyances chimériques et l'intolérance du bûcher? Je comprends bien que cette intolérance, ces cruautés et les pratiques scabreuses soient d'autant plus odieuses qu'elles se réclamaient de la plus pure et de la plus idéale doctrine morale et religieuse. Mais si la faute en est aux hommes, pourquoi en rendre la doctrine responsable?

Si le triomphe de l'Eglise chrétienne marque le regrès de la civilisation antique, la foi chrétienne n'en est point la cause. Autant dire que le jour, qui précède la nuit, en est aussi la cause. C'est pure coïncidence que le triomphe de la nouvelle doctrine, juste au moment où commence la stagnation et le regrès de la civilisation antique. Ce qui a déterminé cette coïncidence c'est précisément que l'invasion des barbares est survenue pendant que la doctrine chrétienne se répandait dans l'empire romain. Les hordes barbares, qui ont culbulté l'Empire, n'ont pas non plus menagé les œuvres que la civilisation gréco-romaine avait réalisées. D'ailleurs, la nouvelle doctrine, que ces peuples, sauvages encore, acceptaient sans difficulté, ne s'en ressentit pas moins que les sciences et les arts. Elle a été dénaturée et rabaissée par les adeptes nouvellement recrutés parmi ces barbares.

Si, depuis, les chrétiens ont continué à se montrer féroces et ignorants, s'ils ont détruit les œuvres d'art, persecuté la science et commis des crimes odieux, ce n'est pas parce qu'ils étaient chrétiens, mais parce qu'ils étaient des barbares ignorants, des hommes nouveaux, qui introduisaient dans la foi chrétienne, nouvellement acquise, des habitudes violentes et gros-

sières et des superstitions ancestrales. Et s'il en est ainsi—car on ne peut le contester—ce qui nous semble étrange c'est qu'on ait pu, de bonne foi, attribuer à la doctrine chrétienne elle-même, cette œuvre de destruction et de superstition et ces méfaits qui lui sont absolument étrangers. Le christianisme n'y était pour rien, et il est temps de lui rendre cette justice et d'insister pour que ce malentendu cesse.

*

D'ailleurs, la preuve que la doctrine chrétienne n'est pas obscurantiste, qu'elle n'est pas incompatible avec les lumières des sciences et de la raison, la preuve en est que seuls les moines ont continué à cultiver les classiques gréco-romains et ont conservé les œuvres d'art et les débris des sciences, sauvés du naufrage causé par l'invasion barbare. C'est entre les murs des vieilles églises qu'ont été conservés les écrits des anciens philosophes et les sciences de l'antiquité. La Renaissance elle-même est due à l'émigration des chrétiens qui, à l'approche des Turcs, ont quitté Constantinople et se sont réfugiés en Occident, en Italie et en Espagne, d'abord, où ils ont propagé le goût et les germes de la civilisation classique. Les arts, la philosophie et les sciences modernes en sortirent et se répandirent plus tard dans toute l'Europe.

L'église chrétienne, loin de persécuter les premières lueurs de science et d'art, léguées par le vieux monde, fit de son mieux pour les protéger contre l'ouragan de barbarie qui menaçait de les éteindre. Et s'il y eût des prélats ignorants et féroces, à peine sortis de l'état barbare, il ne faut pas oublier qu'il y en eût

aussi de cultivés, des penseurs et des lettrés. L'inquisition et l'obscurantisme sont bien l'œuvre des premiers, mais les autres nous ont gardé et passé le trésor de la civilisation antique. Lorsque les hordes barbares se seront affinées par des siècles de contact avec les restes de la culture antique, les petits-fils des iconoclastes seront les *Raphael*, les *Titien*, les *Michel Ange*, les *da Vinci*. A la place des Papes farouches, qui prêchaient le mépris et la destruction des œuvres d'art, règneront les Jules II, les Alexandre VI, qui pousseront bien loin l'amour de l'art et la protection des artistes.

Et s'il en est ainsi, il s'ensuit que seuls le parti pris et la mauvaise foi peuvent encore reprocher à la doctrine chrétienne les crimes de l'inquisition et de l'obscurantisme. Ce qu'on pourrait pourtant lui reprocher, et à juste titre, c'est de ne pas avoir fait de plus grands efforts pour pénétrer et transformer le fond des âmes barbares converties, de s'être contentée d'un triomphe facile et de s'être propagée trop rapidement en surface, sans rien gagner en profondeur.

La loi de la chute des idées, qui semble aussi fatale que celle qui régit la chute des corps, n'a pas épargné la nouvelle doctrine. En tombant, les corps s'aplatissent, se défigurent et se cassent. Il en est de même des idées sublimes qui se vulgarisent. Pour s'adapter à l'esprit obtus et obscur des masses, le christianisme devait s'aplatir, en superstitions grossières et en chimères ridicules, jusqu'à en devenir presque méconnaissable. Doctrine idéale, reluisant d'une splendeur morale sans égale, épurée par la haute méditation philosophique des esprits d'élite que

furent St. Paul, St. Augustin, Tertulien et plus tard Saint Thomas, que pouvait-elle devenir dans la mentalité de croyants, nouvellement arrivés en Gaule, en Italie et en Espagne, du fond de l'Asie barbare et pleine de ténèbres ? Et, puisqu'elle devait s'incorporer dans le tempérament brutal et violent des masses populaires et, à travers ce tempérament, réagir sur le monde et sur la société, à quelles cruautés et à quels crimes ne devait-elle pas aboutir ?

D'ailleurs, la preuve suprême, concrète et palpable, que la foi n'est pas incompatible avec la science et la raison nous est fournie par les exemples de quelques savants contemporains des plus célèbres, qui, comme Pasteur, Karl Meyer, etc., sont revenus à la foi, en même temps qu'ils s'élevaient aux plus hauts sommets de la science. Faut-il encore rappeler l'exemple de tant d'esprits éminents et lettrés, qui, de nos jours, se sentent irrésistiblement attirés par ce qu'il y a encore de sublime et de vrai dans la doctrine chrétienne ?

CHAPITRE IV

Science et superstition

Tout comprendre c'est tout pardonner. — Il en est surtout ainsi lorsqu'il s'agit des superstitions : les comprendre c'est les pardonner ; mais n'est-ce pas, aussi, — au moins partiellement — les admettre ?

Taine, esprit fin et profond analyste, a déjà réhabilité les préjugés. Il a montré que les préjugés sont des raisonnements vieillis et périmés, car ce sont les

raisons des époques passées. N'en est-il pas de même des superstitions ?

Superstition est un mot, dont les sens et l'étymologie sont bien impropres, et qui signifie, pour l'espace, ce que *pressentiment* ou *anticipation* signifient pour le temps. Son étymologie vient du verbe composé : *superstare*. Il veut dire : avoir un point de vue plus élevé, dominer l'espace par la vue, voir loin ; de même que *pressentiment* signifie voir loin dans le temps, prévoir de loin. Sans doute, celui qui voit loin dans le temps, comme celui, d'ailleurs, qui voit loin dans l'espace, ne voit pas exactement, ne peut avoir des visions bien claires. C'est pourquoi, dans les anticipations idéales, comme dans la superstition, il y a pas mal de chimère, de fantaisie, sinon beaucoup d'hallucination ; et c'est pourquoi aussi les superstitions et les anticipations ne sont, le plus souvent, que des visions vaines et illusoire.

Pourtant la superstition a cela de commun avec la science—et cela est l'essentiel même de la science—qu'elle voit loin dans le temps et dans l'espace. Et s'il en est ainsi, elle nous semble plutôt avoir la valeur d'un effort scientifique qui a raté, tandis que la science ne serait qu'une superstition qui a réussi. Ou bien, la superstition est plutôt une hypothèse scientifique qu'on n'a pas encore vérifiée. De toute nécessité, elle a dû précéder la science, comme l'hypothèse précède la théorie scientifique. Elle a été pour l'esprit humain comme un exercice d'entraînement qui devait aboutir à la science. Les superstitions de nos ancêtres ont été la gymnastique indispensable, qui a préparé l'esprit humain aux efforts

scientifiques. Sans elle comme sans l'hypothèse, la science n'est ni possible, ni même concevable.

Toujours est-il, cependant, que la superstition est une vue chimérique dans le temps ou dans l'espace, tandis que la science prétend voir exactement ce qui est et ce qui sera. Mais n'est-ce pas à force de s'exercer, par la gymnastique de la superstition, que la vue de notre esprit est devenue de plus en plus exacte, c'est-à-dire scientifique?

Ce qu'il y a de chimérique dans la superstition ne tient pas seulement à l'imperfection de notre esprit. La plupart du temps, c'est notre désir — nos appétits — qui dénature notre vision et introduit la chimère dans la superstition. Notre désir, s'il est fort, fausse notre vue; et c'est surtout lorsque l'objet de notre désir est éloigné dans le temps, que l'image que nous en avons est vague est effacée. Sous la pression de nos désirs, nous y voyons ou nous croyons y voir ce que nous désirons qu'il y ait. Et, ce qui plus est, si notre désir est assez fort et assez persistant, c'est lui qui nous force à regarder plus loin dans le temps et dans l'espace. *La superstition, mère de la science, est finalement la fille du désir.*

*

Souvent, l'humanité, à force de désirer constamment quelque chose, arrive à réaliser l'objet chimérique de la superstition que ce désir a fait naître. En ce cas, la chimère-hypothèse cesse d'être telle et la superstition devient une vérité scientifique acquise. Cela signifie que la superstition n'est définitivement telle que lorsqu'elle est l'effet d'un désir anémique et passager. Car, lorsque le désir est assez fort et essentiel, la su-

perstition qu'il suscite est tenace et, si elle ne se réalise pas de sitôt, elle prend corps et s'organise dans un dogme, dans une institution impérissable. C'est là le secret et la force inéluctable des religions et des superstitions.

Sans doute, les superstitions peuvent devenir des vérités scientifiques, toutes les fois qu'un désir puissant et essentiel en a été le germe, car on utilise la force même de ce désir pour réaliser, en fait, la vision chimérique de l'objet de sa satisfaction. Le propre d'un désir intense est de nourrir, d'intensifier et de rendre persévérants les efforts et l'activité de l'homme; et le propre de ces efforts, intenses et persévérants, c'est de pouvoir modifier et transformer le réel vrai dans le sens et selon les suggestions de la superstition.

Le désir, pourvu qu'il soit assez fort et constant, a la valeur d'une connaissance scientifique anticipée, d'une intuition profonde, qui va loin dans le temps et dans l'espace et qui ne sera pas démentie. Dans les justes limites de son intensité et de sa persistance, le désir est le fondement logique, inébranlable de toutes les anticipations, de toutes les religions et même des superstitions. Auguste Comte, le prophète de la religion positiviste, a eu le pressentiment de cette vérité et il l'a traduite dans cette formule, qui est l'axiome de sa philosophie: *savoir c'est prévoir afin de pouvoir*. Et parce que l'humanité n'a pas commencé par savoir mais par désirer, et son désir, à force de persister, est devenu prévision ou superstition d'abord et science ensuite, nous renversons la formule et nous

disons : *désirer fortement c'est prévoir et pouvoir afin de savoir.*

*

Le mécanisme, par lequel le désir intense produit les superstitions, est, comme nous allons le voir, des plus simples.

La mort, par exemple, étant un spectacle toujours pénible, l'idée de la mort a toujours terrifié l'homme et a intensifié le désir de vivre. Ce désir, devenu ainsi essentiel et supérieur à tous les autres, a fait naître, dans l'âme humaine, l'hypothèse superstitieuse de l'immortalité et la vision chimérique de la vie d'outre-tombe. L'hypothèse chimérique de la vie à venir s'est compliquée et, avec le temps, elle s'est organisée en une série de pratiques superstitieuses, qui en dérivent, et qui consistent à *momifier* les morts, à mettre sur les tombeaux toutes sortes de provisions, boissons et aliments, et, dans les tombeaux, des armes, des habits, des esclaves, des femmes, etc.

Sous l'incitation de ce même désir de vivre infiniment, l'esprit humain, orienté vers une autre direction, a conçu l'hypothèse-superstition d'une substance chimérique, dont les propriétés seraient de réparer les usures et les blessures du corps et de régénérer et par suite prolonger indéfiniment la vie, même ici-bas. Ainsi, *l'elixir de vie* ne fut qu'une hypothèse-mirage qu'on poursuivit longtemps vainement. Cette superstition tenace, comme le désir qui l'avait provoquée, aboutit à de longs efforts et recherches pour découvrir le remède universel.

Il en fut de même du désir de la richesse et du confort, que l'or et l'argent symbolisent si bien. La

soit de la richesse provoqua, à son tour, l'hypothèse chimérique de la *Pierre philosophale*, qui autorisa une longue série de pratiques, censées propres à réaliser la transmutation de tous les métaux en or et en argent, ou bien à multiplier la quantité d'or et d'argent disponible.

L'élixir de vie et la *Pierre philosophale* furent donc deux superstitions mystico-religieuses, qui se trouvent à la base de la *magie* et de l'*alchimie*.

— La force incoercible des désirs qui ont été l'âme de ces deux superstitions n'a jamais cessé et ne cessera jamais de les nourrir. Ces superstitions, ces *hypothèses-force* se sont traduites et se traduiront en études proprement dites sur la nature des corps et sur les affinités de leurs substances. En fait d'*elixir de vie*, ces recherches nous donnèrent l'*eau de vie* et, au lieu de la pierre philosophale, nous avons aujourd'hui des connaissances réelles et précieuses sur l'alliage des métaux et sur la fabrication des substances chimiques. Il est vrai que l'*eau de vie* fut loin de présenter les propriétés qu'on lui supposait et que, plus tard, grâce à l'abus qu'on en fit, l'*eau de vie* se révéla funeste et mérita d'être plutôt appelée l'*eau de mort*. De même, les pratiques que la pierre philosophale autorisa, loin de procurer la richesse à ceux qui s'y fièrent, n'apportèrent le plus souvent que la déception et la pauvreté.

Cependant, malgré ces résultats piteux, ces deux hypothèses chimériques, après avoir donné naissance aux pseudo-sciences de la magie et de l'alchimie, conduisirent l'esprit humain aux sciences expérimentales proprement dites : la *physique*, la *chimie* et la *méde-*

cine. Ce que l'humanité a sacrifié à ces chimères n'a donc pas été en pure perte, ou ne l'a été qu'en apparence et provisoirement.

*

L'évolution de la magie, se transformant, peu à peu, en science, s'est accomplie, ou à peu près, de la manière suivante.

A un moment donné, les superstitions et les pratiques religieuses concernant la vie éternelle d'outre-tombe se rencontrèrent, dans l'esprit des prêtres avec les préoccupations chimériques de la magie et de l'alchimie. Cela eut lieu en Egypte, en Perse, et en Chaldée, lorsque probablement les superstitions pieuses, qui enveloppaient le phénomène de la mort, évoluèrent en ce sens que les offrandes, faites aux âmes, commencèrent à être déposées dans les temples, à la disposition des prêtres qui y officiaient. Pour ces derniers, qui étaient, en même temps que prêtres, magiciens, alchimistes, astrologues et prophètes, il en résulta une vie confortable et privée de tous les durs soucis de cet âge difficile. Chaque mouton sacrifié, chaque bœuf offert au temple, toutes les dîmes payées aux prêtres et les offrandes que les croyants leur apportaient en échange des miracles, des oracles et des remèdes illusoires qu'ils en attendaient, pour leurs maladies, leurs affaires, ou pour leurs morts, étaient autant de contributions consenties volontairement, indispensables au loisir des réflexions philosophiques et de l'observation désintéressée et objective. Avec le temps, de l'observation et de la réflexion, que seules ces croyances chimériques rendaient possibles, s'épanouirent les sciences naturelles et la raison.

Sans doute, ceux qui se sont ainsi dépouillés de leurs biens matériels et les ont sacrifiés à des croyances fallacieuses en ont été dupes. Mais, aujourd'hui, lorsque nous jouissons gratuitement des bienfaits de la science, n'oublions pas que nous ne faisons que consommer les fruits des sacrifices consentis par cette humanité superstitieuse. Grâce à leurs croyances chimériques, ils ont payé les avantages que la science nous offre aujourd'hui. Nos ancêtres lointains, qui souffraient, ont supporté les frais des remèdes, dont l'efficacité s'est fait attendre deux à trois mille ans, et c'est nous qui en profitons. Il est vrai, aussi, que deux mille ans d'attente, pour l'humanité éternelle, sont deux instants à peine perceptibles.

Ainsi comprise, la superstition religieuse, pour l'humanité, est de tous points comparable à ce qu'est pour certains hyménoptères, le *Sphex*, par exemple, l'instinct vraiment merveilleux de déposer les œufs sur un grillon savamment paralysé. Par la destruction des centres nerveux de la victime, il en fait une proie toujours fraîche, à la disposition de la nouvelle génération. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'aucune expérience n'a justifié, ni même suggéré cet instinct; le *Sphex* ne connaîtra jamais la fin ou le résultat de cette opération, car dès qu'il a déposé ses œufs, il meurt. D'où vient cette prévision extraordinaire? N'est-elle pas une superstition proprement dite, le type même de nos superstitions?

Rien d'étonnant si les visions chimériques de la pierre philosophale et de l'élixir de vie commencent à hanter aujourd'hui l'esprit de nos plus grands chimistes et physiologistes. Les grandes espérances

qu'ils nourrissent et les hypothèses hardies qu'ils tâchent de vérifier sont presque identiques avec les espoirs et les hypothèses de l'alchimie et de la magie. Ils nous laissent entrevoir que, dans un avenir prochain, la transmutation des substances (Ramsey) sera un fait accompli, et que les limites actuelles de la vie peuvent et pourront être indéfiniment reculées. (Metchnicoff, dr. Marinesco, Carrel). Ce qui n'était donc qu'hypothèse chimérique et superstition promet de devenir un jour de bonnes et belles réalités.

S'ensuit-il que toutes les superstitions doivent être conservées et respectées ? Non, sans doute. Les hypothèses chimériques, qui concernaient les phénomènes de la nature, les sciences naturelles sont là pour les vérifier ou les disperser. Restent encore les hypothèses superstitieuses qui concernent la mort, l'avenir et la destinée morale de l'humanité, où la science positive est presque muette. Là, oui, la religion et l'hypothèse sont chez elles et, d'après ce que nous venons de dire, leur raison d'être et leur rôle sont de préparer et d'indiquer les voies de la science de l'avenir.

CHAPITRE V

Le messianisme de la science

Après mûre réflexion, un esprit vraiment libre ne peut plus rejeter, aujourd'hui, les religions et les superstitions qui en dérivent, comme de simples aberrations intellectuelles. Il peut, au contraire, se demander si les superstitions, au moins quelques-unes, ne sont pas tout simplement des visions longuement anticipées dans le temps, des hypothèses plausibles, leurs

d'une profonde intuition, sur la destinée des humains. Chimériques au point de vue de l'actualité, ce sont peut-être des hypothèses dont la vérification exige plusieurs milliers d'années et dont la raison d'être est de nous indiquer, dès aujourd'hui même, la tournure que prendront les choses humaines dans un avenir très éloigné. Du reste, l'objet des religions a toujours été de fixer les destinées de l'humanité et de nous apprendre d'où nous venons et où nous allons.

La peur de l'inconnu, la peur de la mort et l'inquiétude de l'au-delà, voilà ce qu'on trouve généralement à la base de toutes les religions positives connues. Qu'en même temps les religions reflètent le niveau et l'état des sociétés où elles apparaissent, et qu'elles reconstruisent les lignes et le contour du monde de l'au-delà selon le plan idéalisé de ce monde-ci, rien de plus vrai et de plus naturel. Mais aussi, ce qui est également vrai et essentiel, dans tous les cultes, c'est qu'ils tournent autour de la mort, et les idées qui en forment la base sont la mort, l'espoir d'une vie d'outre-tombe et la résurrection des justes et des héros dans un monde meilleur. Aussi les religions seront-elles toujours l'adoration et l'apothéose de la propre vie des peuples qui les pratiquent, et dont l'esprit s'incarne dans les héros qui sont précisément l'objet de leur culte religieux. Le culte du feu, du soleil et de la lumière, base naturelle, constatée par l'histoire, de toutes les religions, n'est pas, comme il paraît à première vue, une simple variante d'un culte naturiste; il est plutôt l'adoration allégorique et l'apothéose de la civilisation, symbolisée si bien par la lumière et plus particulièrement par le

feu, qui fut le point de départ, l'origine expérimentale des arts, des sciences et du perfectionnement spirituel et moral de l'humanité.

*

Mais, en tant que la religion procède de la peur de l'inconnu, elle s'identifie avec la science, dont l'objet est de réduire l'inconnu. Et, s'il lui appartient de fixer la destinée de l'homme, son office, de ce côté encore, se rencontre avec celui de la science. C'est pourquoi elle a commencé par émettre des hypothèses scientifiques provisoires sur ce monde, qu'on ne peut pas ignorer, car notre destinée en dépend presque entièrement. Mais, avec le temps, la religion a évolué et s'est différenciée. Tour à tour, la philosophie, les arts et les sciences s'en sont dégagés pour se développer à part. La science et la philosophie, de leur côté, se sont spécialisées pour répondre à la peur de l'inconnu et elles ont satisfait la curiosité qui en dérive par la découverte des lois naturelles. Les arts, d'autre part, et surtout les applications techniques des lois naturelles, se sont spécialisés; les premiers, pour résoudre à leur manière, le problème de la mort; les autres, pour répondre probablement à l'espoir de la vie éternelle.

Lorsque les sciences et les arts auront réalisé des progrès considérables, rien ne les empêchera de se réabsorber dans la religion qui, en synthétisant les résultats obtenus, pourra nous donner des indications plus sûres et plus précises sur notre destinée. Or, de nos jours déjà, les sciences et la technique sont assez avancées; elles peuvent offrir à la religion un concours efficace afin qu'elle remplisse sa tâche. C'est

dire que les progrès des sciences et des arts exigent et déterminent, dès aujourd'hui même, un progrès religieux et moral notable, qui fait précisément l'objet du grave problème de nos jours.

*

Si tels sont les éléments essentiels des religions historiques, il ne sera pas difficile d'en déduire quels doivent être, approximativement, les principaux articles de foi du renouveau religieux, dont la nécessité urgente éclate dans la guerre mondiale qui désole l'humanité.

En lignes générales, le fond de ce renouveau religieux sera, avant tout, la foi illimitée et sans restriction dans le progrès infini de la science et de la technique pour nous délivrer de la peur de l'inconnu et de la peur de la mort ; et ce sera encore l'espoir que cette science, et la technique qu'elle comporte, assureront la vie éternelle, dans un monde meilleur, tout de justice, de bonté et de bonheur, pour ceux qui l'auront méritée. Ce sera donc aussi une sorte de culte des héros ; et seront considérés héros, tous ceux qui auront laissé, dans l'histoire, le noble exemple d'une vie de dévouement désintéressé et de sacrifices pour les progrès des sciences et des arts, enfin tous ceux qui auront fait de leur vie un chef-d'œuvre de haute moralité, de droiture, de bonté et de sacrifice.

La religion de l'avenir sera, par suite, la foi dans la science et dans une humanité future infiniment meilleure, *toute puissante* et *omnisciente* ; ce sera, en un mot, la foi au *méssianisme* de la science.

Et, en effet, rien ne ressemble plus au *méssianisme* des vieux prophètes Hébreux, que notre foi moderne

dans la science. Nos savants, les Metchnicoff, les Berthelot, les socialistes en général sont les véritables prophètes de la foi moderne dans la science.

Ce que fut, pour les Hébreux, le Méssie, qu'ils attendaient pour accomplir la destinée de leur race, pour régénérer le monde et réaliser la justice, la science le sera pour l'humanité à venir. L'œuvre messianique, espérée par les juifs et promise par Jésus, sera accomplie par le génie de la science.

Il resterait seulement à voir si la science ne se confond pas avec l'esprit de vérité que Jésus, selon l'évangéliste Jean, promettait d'envoyer à ses fidèles ; si, en d'autres termes, le génie de notre science n'est pas le génie même de Jésus. On a pu dire, tout dernièrement, et on l'a même prouvé, que l'esprit scientifique est un cadeau que le christianisme a fait à l'humanité moderne, parce que la science expérimentale ne pouvait germer et s'épanouir que dans l'atmosphère morale et intellectuelle créée par la doctrine chrétienne. Il a fallu que les idées chrétiennes changeassent profondément l'esprit humain et élargissent la perspective des consciences, pour que les principes des sciences modernes puissent apparaître et porter des fruits (voir C. R. Motru : Puterea sufletească). La science et la technique semblent donc avoir hérité de la mission de Jésus et ceux qui croient en lui doivent croire au *messianisme* de la science. Le renouveau religieux qu'on peut espérer ne saurait être qu'une synthèse, où la foi en Jésus s'allie à la foi et au culte de la science, se nourrit de l'espoir dans les progrès infinis des sciences et de ce que l'on attend d'elles.

Pour mieux préciser quels seront les dogmes essen-

tiels à venir, il suffit de s'en rapporter à ceux des désirs et des espoirs conçus par l'âme humaine, qui se sont révélés les plus forts et les plus constants dans toute l'humanité. Et pour ne pas s'y tromper, il faut, ensuite, confronter ces aspirations avec les dogmes de la religion chrétienne, parce qu'elles y ont trouvé aussi leur expression et leur satisfaction pendant à peu près deux mille ans.

Or, nos désirs, toujours inassouvis, et nos espérances primordiales, toujours en souffrance, *sont la soif du bonheur et de la justice ; l'espoir indéterminable en une vie illimitée, qui réponde à notre aspiration vers l'infini ; la soif inextinguible de science et un immense espoir dans les applications techniques pour vaincre la mort et réaliser le bonheur et la vie à venir.* La foi nouvelle, dont le besoin se fait si pressant dans l'âme contemporaine, c'est la foi dans une humanité future, dont tous les désirs et toutes les aspirations seront accomplis.

Rapprochons maintenant ces aspirations permanentes des dogmes chrétiens, et voyons ce que ces derniers peuvent nous suggérer. Sans doute, la soif de la justice et du bonheur qui, les derniers temps surtout, a tourmenté l'homme civilisé, sans trouver satisfaction dans la justice du siècle, implique l'idée d'une vie à venir, où elle pourrait être enfin assouvie. Or, l'idée du *jugement suprême* et celle de la *résurrection dans une vie* d'outre tombe sont les deux dogmes chrétiens, qui répondent si bien à ces aspirations. Ces dogmes rassurent notre peur de la mort, de la disparition totale et définitive, qui consacrerait, sans droit

d'appel et de recours, les pires et les plus monstrueuses injustices d'ici-bas.

Car la mort, sans l'espoir d'une justice finale et absolue, est une prime consentie à l'injustice la plus criminelle et un coup mortel à l'héroïsme. Elle rend le crime excusable, fait de la justice une sottise et de la vertu une attitude vaine et ridicule. La foi au jugement dernier peut seule satisfaire notre soif de justice que le siècle n'assouvira jamais. Croire à une vie à venir, où le noble effort de mener, ici bas, une vie de dévouement, de droiture et de sacrifices sera compté, doit être et sera sans doute l'âme de la nouvelle religion. Cette foi n'a rien d'irrationnel, bien au contraire : elle est moralement logique ; elle est tout ce qu'il peut y avoir de plus logique moralement, et offre les plus solides et les meilleures garanties aux progrès de la moralité, de la science et de la civilisation humaine.

La science est donc le véritable messie du monde moderne ; elle seule, lorsqu'on a pleine confiance en elle, c'est-à-dire lorsqu'on la conçoit dans la perspective de ses progrès extrêmes, elle seule peut encore justifier et rendre légitime la foi dans les vieux dogmes essentiels de l'église chrétienne. La foi illimitée dans la science nous guérit du scepticisme amer et du pessimisme meurtrier et nous rend le courage de croire et d'espérer.

Tels que nous venons de les indiquer, les dogmes-hypothèses de l'église chrétienne sont moralement logiques et on peut facilement accepter leur raison d'être. Mais sont-ils aussi vérifiables ? Y a-t-il assez d'observation et de réalité expérimentale à leur base ?

Chimériques, en partie au moins, au point de vue du présent, sont-ils probables ou possibles dans l'avenir ? Voilà ce qu'il reste à se demander.

CHAPITRE VI

La Croyance aux Anges

Parmi les superstitions de l'Eglise chrétienne, la croyance aux anges est, sans doute, des plus populaires et des plus tenaces. Ce qui confère à cette croyance, d'ordre secondaire, une importance spéciale, c'est que l'ange préfigure aussi l'état des hommes, ressuscités en espérance, dans le royaume de Dieu.

Mais cela n'empêche qu'il y ait peu de croyances chrétiennes, dont l'objet semble aussi chimérique que l'idée des anges, esprits matérialisés à figure humaine.

Avant d'aborder l'examen des quelques articles essentiels de la foi, arrêtons-nous à l'idée des anges, et voyons quels en sont les éléments que l'expérience a pu suggérer et justifier, et quelle en est la signification. Nous tâcherons de voir s'il y a des éléments rationnels dans cette superstition et si elle n'anticipe ou ne symbolise pas quelque vérité encore très éloignée de nous, mais fondamentale.

*

Qu'est-ce qu'un ange, selon la conception populaire ? Au physique, l'ange est un homme qui ne meurt jamais. Il a presque tous les attributs humains. C'est, à proprement parler, l'idée d'homme, épurée de tout ce qu'il y a en elle de mauvais, de brutal, de zoologique. La nature animale de l'homme y est bien ré-

duite et compensée par des attributs spirituels sur-humains.

L'ange a un corps matériel, apparent ; mais il peut disparaître, s'évanouir comme la fumée, traverser les airs et, en un clin d'œil, parcourir de grandes distances. Il voit très loin et il entend de très loin ; enfin il parle de loin, et il se fait entendre sans être vu. Ce qui le caractérise plus particulièrement, quant au moral, c'est que l'ange est incapable d'actions méchantes ou mauvaises et qu'il se fait toujours remarquer par des actes de dévouement absolument désintéressés. Son rôle est d'inspirer aux hommes les bonnes pensées, les aider à accomplir de bonnes actions et les conduire, malgré tout, dans la voie de la justice et du bien.

*

La croyance aux anges nous vient de très loin ; ses origines se perdent dans la nuit des temps. Les Persans, les Egyptiens, même les vieux Aryas l'avaient connue et pratiquée. Depuis quelques milliers d'années, les anges ont duré et n'ont cessé de hanter le cerveau des humains.

Au point de vue de la science exacte et de l'actuel, l'ange est sans doute une superstition grossière ; c'est un phénomène d'hallucination. Mais les éléments qui le composent sont, tous, tirés de la réalité. D'ailleurs toutes les chimères ne font que paraphraser la nature ; elles n'ont jamais rien inventé. L'élément essentiel de l'idée d'ange est, sans aucun doute, le vol des oiseaux, la faculté de s'élever et de disparaître dans les airs, avec une vitesse incroyable. L'ange est donc, avant tout, un oiseau à forme humaine. Jamais

L'imagination populaire ne l'a vu que sous une forme humaine, munie de deux grandes ailes. Du reste, le vol des oiseaux n'est pas le seul élément d'observation et d'expérience qui rentre dans la notion des anges. La fumée, le brouillard, les nuages sont autant de corps qui s'élèvent dans les airs, qui apparaissent sans qu'on s'aperçoive exactement quand et de quelle manière ; ce sont autant d'expériences qui ont enrichi de leurs éléments caractéristiques la conception que le peuple s'est faite des anges.

Pourquoi l'esprit humain a-t-il combiné ces éléments de l'expérience pour en construire ces être chimérique ? Quelle est la raison d'être de cette superstition ? Quels sont les mobiles psychiques qui ont poussé l'homme à forger cet être hallucinatoire ? Sans doute, le désir impatient que l'homme a toujours senti de vaincre la résistance de l'espace, de s'affranchir de l'espace et du temps, a provoqué cette conception chimérique. L'ange réalise, en effet, ce désir de l'homme de pouvoir aller, à tout moment, là où sa pensée le conduit. L'*ubiquité* de l'ange est la satisfaction illusoire du besoin qu'éprouve l'âme humaine de vaincre les obstacles inéluctables que lui a toujours opposés l'espace.

*

Chimère et superstition grossière, aux yeux de celui qui ne voit que le passé et le présent, l'ange est-il également un être chimérique, si on le considère dans la perspective du plus lointain avenir concevable ?

Affirmer que l'ange, chimérique aujourd'hui, sera toujours l'objet d'une croyance superstitieuse, ce n'est

plus une affirmation gratuite, c'en est déjà une téméraire. Il y a dix ans, ce pouvait être une affirmation gratuite ; depuis, l'expérience humaine nous montre clairement que l'idée des anges peut cesser d'être chimérique. Ces derniers temps, surtout, des faits d'expérience, de plus en plus nombreux, nous interdisent de penser que ce qui constitue le fond même de l'idée des anges soit superstition et chimère.

Grâce aux aéroplanes perfectionnés et aux dirigeables, dès aujourd'hui même, l'homme peut traverser les airs à grande vitesse, il monte vers les cieux ; il disparaît, pour apparaître ailleurs, où l'on ne s'attend pas à le voir. Il distribue déjà les éclairs et les tonnerres dans le ciel sans nuages ; il voit et il se fait entendre très loin, sans être vu, de même qu'il entend de très loin. Qu'en sera-t-il si les progrès de ce genre continuent à s'accumuler pendant dix mille ans seulement ? Nul doute que, avec les perfectionnements infinis dont notre technique est susceptible, l'homme n'arrive à s'appropriier, au moins approximativement, tous les attributs, toutes les facultés et les facilités dont l'imagination chrétienne a doué les anges. Il y a des savants qui déjà démontrent que la locomotion aérienne, si on y emploie des appareils, basés sur d'autres principes que la sustentation dans l'air, et des moteurs infiniment plus puissants que ceux que nous connaissons, la locomotion aérienne, disent-ils, pourra faire de tels progrès que l'homme traversera les espaces interplanétaires en quelques jours ou en quelques mois. La vitesse qu'on pourra réaliser sera de quelques milliers de kilomètres par

minute ¹⁾. N'est-ce pas, déjà, envisager la possibilité de s'affranchir, ou à peu près, de l'espace ?

Comme presque toutes les superstitions, l'ange n'est, peut-être, que le pressentiment, la vision anticipée de ce que l'homme aura réalisé, et de ce qu'il sera devenu dans quelques centaines de siècles, grâce à sa science et à sa technique. Supposons qu'à un moment donné, l'homme, dans une lueur exceptionnelle de conscience, après avoir récapitulé les progrès déjà réalisés, et qui le séparent des animaux, envisage et escompte les progrès futurs et saisit, dans une intuition synthétique, tout le processus évolutif, avec le résultat final, qui lui est réservé dans l'avenir ; il est fort probable que l'image qu'il aura en ce moment de lui-même, ne saurait être que cette même vision chimérique de l'ange.

A considérer attentivement la conformation du corps humain et sa particularité de se tenir debout, ou sa manière de marcher, on s'aperçoit qu'elles marquent une évolution de l'espèce qui n'est pas achevée, mais simplement esquissée. C'est une forme provisoire, un degré intermédiaire entre les mammifères, qui ont quatre pieds, et la forme évolutive supérieure vers laquelle l'humanité tend probablement. Cette particularité, qui singularise l'homme parmi tous les animaux, semble indiquer un retour en arrière vers les oiseaux, ou bien un progrès vers une forme supérieure aux mammifères, qui ressemblerait sur ce point aux oiseaux, et dont seule la forme imaginaire des anges peut nous donner une idée. Se tenir debout

1) Voir «Le Temps» 15 mai 1913 *Le Record de la Hauteur...*

et marcher à deux pieds est comme une particularité contre nature, presque une monstruosité ; c'est l'attitude la plus difficile à garder et la manière de marcher la plus coûteuse d'énergie. Elle est tellement pénible que les animaux, dressés à force de coups violents et de douleurs infligées constamment à cette fin, ne peuvent se tenir debout et marcher à deux pattes que bien peu de temps.

Aussi les hommes se sont-ils ingénies à s'épargner la fatigue de la marche, et à remédier, par toute sorte de moyens artificiels, à la dureté de leurs conditions physiologiques. Une bonne partie de la civilisation consiste précisément à inventer ces moyens. Ils n'ont pu s'y soustraire qu'en faisant appel aux animaux à quatre pieds qui, domptés par eux, ont bien voulu se charger de les porter, de les transporter rapidement, eux et leurs bagages. Leur conformation corporelle, si avantageuse à ce point de vue par rapport à l'homme, les y avait prédestinés. Et il en sera ainsi jusqu'à ce que l'homme ait découvert le moyen de décharger les animaux et de les remplacer tout à fait par les moyens mécaniques de locomotion.

Or, l'évolution même de nos moyens de locomotion, que l'aviation récente nous laisse entrevoir, prouve que l'homme n'est pas fait pour marcher, mais pour voler, comme les oiseaux, qui sont les seuls animaux à deux pieds, comme lui. L'évolution des hommes vers la forme que nous représentent les anges est donc indélébilement inscrite et comme prédéterminée dans la constitution morphologique de l'humanité actuelle.

Qu'y a-t-il alors de chimérique dans cette idée ?

Ce n'est qu'une hypothèse, suggérée par l'observation de beaucoup de phénomènes naturels, sous la pression d'un désir profond et constant de l'âme humaine; et l'esprit humain l'a conçue en vue du problème de la destinée de l'homme. Comme telle, la croyance aux anges est une hypothèse rationnelle et des plus légitimes. Si elle est encore chimérique, c'est parce que le temps nécessaire à sa vérification lui a fait défaut, telle une expérience de laboratoire qui exigerait quelques milliers de siècles pour donner des résultats.

Ce que l'humanité peut réaliser, si la série des progrès continue et s'accélère, dans quelques centaines d'années, Anatole France l'a esquissé dans un tableau frappant, qui fait l'objet de son dernier chef-d'œuvre, *La révolte des anges*. Ce roman est un hymne adressé à l'humanité future, l'apothéose allégorique de l'homme, que sa science et les progrès de sa technique auront rendu semblable aux anges et aux dieux. C'est le récit de la lutte finale de l'homme avec Jéhovah, et qui se termine avec le triomphe de l'homme. La fantaisie, mesurée et lucide, d'Anatole France construit là une hypothèse abstraite que son génie concrétise admirablement dans un délicieux chef-d'œuvre littéraire. Quoique œuvre de fantaisie, et en dépit de quelques graves concessions accordées au scepticisme inhérent à l'esprit d'Anatole France, ce roman abonde en visions qui anticipent sur l'avenir le plus lointain.

Il est vrai, jusqu'à présent, l'homme ne dispose que des moyens extérieurs qui font la force matérielle des anges, et que leur aspect moral lui manque. A ce

point de vue, l'homme ressemble aujourd'hui beaucoup plus au diable qu'à l'ange. Or, le problème qui nous préoccupe est, précisément, de rechercher comment l'homme pourrait se distinguer et s'éloigner de Satan pour s'approcher des anges. Le livre d'Anatole France est sur ce point très suggestif. Sous les apparences de ses anges révoltés, nous ne voyons percer que des socialistes et des anarchistes : seulement, les anges d'Anatole France ont raté leur coup. Ils n'ont pas su remplacer Ialdabaoth, le dieu détrôné, par une divinité d'un ordre supérieur. Leur insuccès dérive de leur scepticisme, de leur manque de foi enthousiaste, que l'esprit sec et profondément sceptique du grand écrivain leur a passé comme une tare héréditaire.

Ce qui manque aux anges d'Anatole France et à l'homme que les progrès techniques rapprochent de satan, c'est la ferveur d'une religion supérieure, qui seule pourrait dévoiler, aux premiers, un ordre social meilleur, qui les empêcherait de retomber dans les vieilles ornières, et inspirer à l'homme une vie morale qui le rapprocherait des anges.

En effet, il suffirait, par exemple, à nos aviateurs de se conduire en socialistes sincères et de croire avec ferveur dans l'avenir de la science, et déjà ils auraient réalisé l'essentiel de cette hypothèse-chimère.

Superstition encore, et pour une large part hypothèse chimérique, aujourd'hui, l'ange cesse de l'être pour celui qui ne perd pas de vue certains faits récents, bien significatifs. Cette chimère gagne une importance de premier ordre, dès qu'on l'envisage dans la perspective des progrès infinis, dont la science et

la technique humaines sont susceptibles dans l'avenir. Dans cette perspective, la croyance aux anges devient une vérité anticipée d'une valeur et d'une portée qui ne le cèdent en rien aux plus hautes et aux plus solides de nos vérités scientifiques.

Or, le présent n'est pas toute la réalité. Il y a encore l'avenir, bien plus réel que le présent, fuyant et passager, qui nous échappe toujours, et plus réel aussi que le passé, retenu seulement par la mémoire, qui peut se tromper. C'est pourquoi, parmi les superstitions en général, et parmi les dogmes religieux et les croyances analogues à celle des anges, il peut y en avoir de plus véridiques que beaucoup de nos soi-disant vérités scientifiques, et leur objet peut avoir beaucoup plus de réalité condensée que nos sensations, nos perceptions, et toutes nos certitudes présentes...

Un esprit vraiment libre de toutes sortes de préjugés, peut donc accepter l'idée de anges comme rationnelle et pratiquement réalisable dans l'avenir. Des considérations analogues plaident, également, comme nous allons le voir, en faveur des dogmes essentiels de la foi chrétienne : *le royaume de Dieu, la résurrection, le jugement dernier, la rédemption, le péché originel*, etc.

CHAPITRE VII

Le royaume éternel de Dieu et le socialisme scientifique

Devant la Raison qui ne voit que le concret et l'actuel, la croyance à l'*Empire des Cieux* est pour le moins aussi superstitieuse que la croyance aux anges.

Mais déjà ces mots : chimère, superstition, nous effrayent beaucoup moins. On les applique, d'une façon courante, au socialisme. Un penseur italien, M. Garofalo, a publié un ouvrage très connu, dont le titre est : *La superstition socialiste*, où il met cette doctrine dans le même panier que toutes les autres conceptions chimériques de la superstition.

Rappelons aussi que les anges, dont, tout dernièrement, Anatole France nous a conté la révolte et les exploits, ne réussissent pas suffisamment à cacher les syndicalistes et les socialistes les plus révolutionnaires, que l'illustre romancier a voulu travestir. Or, l'ambition de ces anges révoltés, n'est-elle pas de fonder sur terre le royaume éternel de Dieu ? En cela, d'ailleurs, Anatole France ne fait que reprendre, pour la développer, l'une des idées chères à Ernest Renan. Pour Renan, en effet, le système social que prêchent les socialistes a déjà été annoncé par les prophètes d'Israël et rappelle à s'y tromper l'Empire des Cieux des chrétiens.

A supposer que le socialisme soit une superstition, comme le veut M. Garofalo, et même une superstition dans le genre de la croyance aux anges et au Royaume de Dieu, que dire de cette conception, qui commence à se réaliser et à compter comme un fait concret ? N'est-ce pas là un gage, ou tout au moins une forte probabilité, que beaucoup de superstitions se réaliseront un jour ? Peut-être même le socialisme n'est-il qu'un *acompte* que l'humanité veut, dès aujourd'hui, prendre sur le royaume Eternel de Dieu, qu'on lui a offert et qu'elle a de bonne foi accepté,

une préface dont l'Empire des Cieux se fait précéder, pour se faire aplanir la voie.

*

Si l'humanité est aujourd'hui, comme il nous a semblé, *en quête d'une morale positive* ¹⁾ qui soit à la hauteur du niveau de ses progrès techniques et scientifiques, il est certain que les socialistes lui offrent précisément les éléments mêmes ainsi que l'attitude mentale de cette moralité supérieure. Ce qui devrait nous étonner, c'est, donc, que l'humanité civilisée n'ait pas encore franchement accepté le socialisme, et que cette doctrine n'ait pas encore entièrement triomphé. La faute en est peut-être à cette loi historique, presque fatale dans le passé, qu'aucune évolution morale ne s'effectue sans une préalable révolution religieuse qui l'accomplisse dans les âmes.

Pour que le socialisme triomphe, il lui faut l'appoint d'un mouvement religieux ; il ne pourra jamais descendre dans les faits et s'y réaliser, que porté par une ferveur et par un enthousiasme religieux qui transformeront de fond en comble les âmes. Le système socialiste ne fournit que le schéma des institutions politiques et sociales, l'ossature et l'armature extérieures de la société future ; il lui manque précisément le ferment psychique qui anime cette construction de raison, l'élan religieux qui trempe et rehausse et y prépare les âmes, qui vivifie et facilite le fonctionnement intérieur de ce système.

La doctrine socialiste ne pourra gagner l'âme de

1) C'est là le titre même d'un important ouvrage de philosophie morale, par M. Belot.

l'humanité chrétienne que si elle donne comme un avant-goût de l'Empire des Cieux. Du reste, la profonde analogie de ces deux *superstitions* décide, d'elle-même, quels doivent être leurs rapports réciproques.

*

A les considérer de plus près, l'idéal socialiste n'est pas seulement semblable à la conception chrétienne du Royaume de Dieu, mais ces deux doctrines sont si étroitement solidaires que l'une ne se réalisera qu'en s'appuyant sur l'autre.

L'objection grave et sans doute inévitable qu'on a opposée au socialisme, c'est qu'en retirant aux actions humaines l'intérêt personnel qui les détermine et qui, seul, aujourd'hui, met la machine sociale en marche, non seulement il détruit le ressort unique des progrès à venir, mais déchaîne aussi la ruine de la civilisation et des progrès déjà réalisés. Avec le socialisme, l'humanité tomberait fatalement en barbarie. En toute loyauté, les socialistes devraient reconnaître que cette objection est sans réplique, et qu'ils n'ont encore rien trouvé pour la réfuter. Ils ont dit seulement qu'ils comptent sur la transformation des âmes et, plus exactement, sur l'amélioration de la nature humaine. Mais, par cela même, n'ont-ils pas avoué la nécessité d'une révolution religieuse, qui seule pourrait obtenir les résultats que leur doctrine postule ?

Toute tentative de remplacer l'intérêt personnel et l'égoïsme par l'intérêt altruiste de la collectivité est, fatalement, vouée à l'insuccès. On ne peut pas abolir la sanction de l'intérêt personnel direct, actuel et palpable, en faveur de l'intérêt vague, abstrait et bien compliqué de la société. Tout ce qu'on pourrait ob-

tenir des hommes serait de préférer, à leur intérêt présent et immédiat, leur intérêt indirect et lointain. Et encore ceci n'est-il guère possible que si l'intérêt à venir est le plus grand et d'une certitude indiscutable. Le tout est de savoir dans quelle mesure l'intérêt personnel est susceptible d'être déplacé dans le temps? Est-ce seulement dans les limites de cette vie, ou bien pourrait-on le rejeter plus loin, par delà même la vie?

Pour notre part, nous ne pensons pas que la sanction de l'intérêt personnel, ajournée dans les limites de cette vie, soit satisfaisante, et cela surtout dans les conditions actuelles de notre vie sociale. L'élément essentiel, *la confiance*, qui, seule, pourrait légitimer cette attente, y fait presque entièrement défaut. Qui peut, aujourd'hui, avoir parfaite confiance dans la reconnaissance et l'impartialité de ses contemporains, lorsque l'expérience de tous les jours nous apprend que l'oubli et l'ingratitude sont généralement le lot des dévouements modestes et des grandes actions sans éclat? Entre l'intérêt immédiat et concret et l'intérêt lointain et abstrait, on n'hésite jamais, l'un étant si certain et l'autre si problématique! C'est pourquoi il faut offrir à l'humanité, non seulement les sanctions de la vie à venir, dans une sorte de Royaume de Dieu, mais surtout la garantie de la justice absolue, prononcée dans l'instance suprême du *Jugement Dernier*, qui seul pourrait procurer au croyant et à l'héroïsme un avantage bien plus grand que la vie présente, en même temps que la confiance absolue. Y croira-t-on, cependant? Et même, à supposer qu'on y croie, voudra-t-on accepter cette sanction?

Il est certain que l'homme civilisé se fait remarquer par cela qu'il est de plus en plus capable d'accomplir des actes dont les fruits se font longtemps attendre. C'est peut-être tout ce qui fait la supériorité de l'homme sur l'animal, et de l'homme civilisé sur l'homme primitif. On peut admettre que, si cette évolution continue, un jour viendra où l'homme acceptera que la sanction de ses actes puisse être ajournée à plus tard encore, au-delà même de cette vie, dans une vie à venir, pourvu qu'il ait une confiance absolue en cette vie future et dans les magistrats du *jugement final*. Seulement, y croira-t-on? Pourquoi pas? — En tout cas, c'est à cette unique condition que le socialisme pourra triompher et c'est là la seule réponse qu'il peut faire à l'objection grave qu'on lui oppose. C'est dire que la foi au *Royaume de Dieu* est l'unique base sur laquelle la doctrine socialiste peut triompher. Grâce au crédit qu'on lui accordera, nous verrons les capitalistes renoncer à leurs terres et à leurs usines, en faveur des communautés socialistes, comme les barons du moyen âge, qui enrichirent de leurs biens, mal acquis, les couvents et les monastères.

Admettons cependant qu'on ait réussi à inculquer aux hommes la foi à une vie future, dans l'Empire des Cieux, — peut-on savoir ce que l'avenir nous réserve? — il n'en reste pas moins vrai qu'avec le régime social actuel, cette croyance serait la pire et la plus monstrueuse des injustices. Si la vie future n'est accordée qu'aux hommes de grand mérite, et comme, de nos jours, le hasard de la naissance et l'iniquité des lois décident de la possibilité et des chances d'acquiescer du mérite, l'Empire des Cieux ne serait que

la consécration définitive et à perpétuité des injustices actuelles. Si, par contre, le socialisme triomphait, il aurait pour résultat d'introduire plus de justice et d'égalité dans la vie, et, partant, d'égaliser les chances du mérite pour tout le monde, et il effacerait le caractère de profonde iniquité dont, autrement, le Royaume de Dieu serait entâché.

La justice socialiste, bien que relative, est absolument indispensable à l'avènement du Royaume de Dieu, dont le but n'est d'ailleurs que d'achever et de rendre absolue la justice socialiste, relative. Le socialisme est, par conséquent, la base unique qui rend équitable et concevable le Royaume de Dieu. Sans lui, la vie à venir de beaucoup d'hommes de mérite serait une iniquité et un privilège, et pour ceux que le régime social aurait empêchés d'être méritoires, l'Empire des Cieux serait une injustice d'autant plus affreuse qu'elle serait définitive et absolue.

*

La doctrine égalitaire du socialisme et la foi dans le Royaume de Dieu sont tellement solidaires que, si on les envisage séparément, elles n'ont pas de sens, semblent chimériques et s'écroulent. Il y a entre elles la solidarité qui relie la fin aux moyens.

Le socialisme, par exemple, dira aux hommes : voici, j'offre à tout le monde des chances égales de se développer et d'acquérir du mérite. Vous ferez avec, ce que bon vous semblera. Vous pouvez dépenser ce patrimoine inutilement, dans une vie de paresse et de luxure, ou bien vous pouvez l'employer pour édifier, de votre vie, un chef-d'œuvre de moralité, de dévouement et de sacrifice pour le bien de l'humanité. Si

vous avez, là-dessus, quelque hésitation ou perplexité, adressez-vous à la religion. De son côté, la religion dira aux hommes : ce serait une folie et une injustice monstrueuse que ceux qui dépensent leur vie en paresse et en débauches de toutes sortes aient le même sort que ceux qui se donnent de la peine et font fructifier leur vie pour le plus grand profit de l'humanité. Aux premiers, j'offre l'oubli indulgent dans la mort éternelle, aux autres, la récompense de la vie éternelle dans l'Empire des Cieux.

Reste à savoir, toujours : peut-on compter sérieusement sur un retour à la croyance dans la vie éternelle et à la résurrection ? Cette croyance n'est-elle pas trop chimérique pour cela ?

Elle peut, sans doute, sembler telle à celui qui ne compte qu'avec le présent. Mais, dans la perspective de dix mille ans, par exemple, qui osera dire, avec certitude, que cette croyance sera toujours une superstition ? Dans cette perspective, la vérité et la superstition se confondent ; beaucoup de vérités seront des chimères, et pas mal de chimères seront des vérités.

Aujourd'hui, déjà, on peut citer et coordonner un grand nombre de faits et d'expériences qui nous suggèrent l'idée du Royaume de Dieu. Le socialisme, lui-même, dont les bases scientifiques restent inébranlables, qu'est-ce, sinon un commencement timide dont l'épanouissement ne peut s'achever que dans l'Empire des Cieux ? Ce vaste mouvement social est comme un commencement de preuve, déjà inscrite dans les faits, en faveur de la foi au *Royaume éternel de Dieu*, et qui exige d'être complétée par les témoignages de

l'espérance. Si l'objet de cette foi était vain et irréalisable, le socialisme n'aurait aucune raison d'être.

Supposez un homme, un aviateur, par exemple, disposant d'un appareil et des moyens techniques de toute sorte, infiniment supérieurs à ceux que nous connaissons, et donnez-lui aussi, en même temps, l'âme d'un socialiste fervent ainsi que le milieu social qui lui permette une conduite pratique ne différant en rien de ses théories. Vous aurez, ainsi, les Istar, Mirar, Arcade, dont nous parle Anatole France. Réalisez, ensuite, ce type humain en un très grand nombre d'exemplaires, et vous vous trouverez avec eux dans l'Empire des Cieux.

Quant aux raisons scientifiques qui justifient la foi à la vie à venir et au Royaume de Dieu, nous les dégagerons mieux en examinant, prochainement, le dogme de la *Résurrection*.

CHAPITRE VIII

Immortalité

La croyance aux *Anges* et l'espoir en le *Royaume Eternel de Dieu* n'ont pas de sens, si on ne les complète par le dogme de l'immortalité.

Or, la vie éternelle des hommes est-elle possible? Et même, à supposer qu'elle fût possible, serait-elle désirable? Car il y a tant de gens qui ont bien assez de cette vie et ne savent comment la dépenser ou s'en débarrasser. La question de savoir si la vie éternelle est désirable est donc une question préju-

dicielle qui doit être préalablement résolue. Il est vrai que, dans les conditions actuelles, la vie est à peine vivable et, pour la plupart des hommes, elle est bien peu désirable. Le pessimisme le plus sombre est l'interprétation la plus véridique de ce monde. A s'en tenir seulement à l'actuel, si tout espoir dans un avenir meilleur nous est interdit, le pessimisme et le suicide sont la conclusion la plus légitime qui s'offre et s'impose à l'esprit. Schopenhauer et Bouddha sont les plus fidèles et les plus profonds interprètes de l'état actuel du monde. Pour le présent et pour le passé, surtout, le pessimisme est beaucoup plus vrai que l'optimisme facile et béat des naïfs et des illuminés.

*

En sera-t-il de même dans l'avenir ? Non pas, pour ceux qui croient au *messianisme de la science* et au triomphe du socialisme. Dans l'avenir, si les progrès de la science et de la technique continuent, les conditions actuelles de la vie seront profondément améliorées. Ces progrès augmentent donc les chances de l'optimisme et diminuent celles du pessimisme. A la fin, Jésus aura complètement raison de Bouddha, et la vie ne sera plus le grand malheur des hommes, mais la promesse des plus grandes félicités. Alors, oui, la vie deviendra désirable. D'ailleurs, malgré Bouddha et Schopenhauer, et en dépit de tous les malheurs et les déboires, notre attitude et notre conduite semblent supposer, implicitement, que notre vie est éternelle. La mort reste toujours un spectre si pénible à envisager que, si nous y pensons sans horreur, ce n'est

que pendant les grandes calamités et les lassitudes de la vie, ou par l'effort d'un retour pénible de la conscience sur elle-même, quitte à ce que, ensuite, ce spectre assombrisse tout le reste de notre vie et empoisonne les rares moments de joie et de félicité que la réalité marâtre et avare veut bien nous accorder.

Réellement désirable, la vie éternelle sera-t-elle donc aussi réellement possible? Aussi vrai que la science de la biologie a fait et fera des progrès, — jusqu'à découvrir toutes les lois et tous les secrets de la vie, — nous pouvons dire que la vie éternelle de l'homme est logiquement possible. Les initiés des hauts milieux de la science biologique, tout au moins de certaines sphères, savent qu'on y caresse l'espoir et même la certitude que le jour n'est pas loin, où la science rendra aux humains les moyens de reculer à volonté les bornes actuelles de la vie. On pousse avec énergie, dans cette direction, les expériences les plus persévérantes et les plus hardies. Le mystère de la vie élémentaire, la création artificielle de ce phénomène, n'est déjà plus qu'une question de temps. On cherche, sans cesse, des remèdes aux plus récalcitrantes maladies et l'on réalise des opérations de chirurgie, qui étonnent et qu'on n'aurait jamais pu imaginer. Tous ces efforts n'auront pas pris fin avant que la science et l'art ne soient en état de manier la vie, avec presque la même facilité qu'on a aujourd'hui pour traiter la matière inanimée.

*

Un jour viendra, sans doute, où la vie de certains hommes présentera pour l'humanité le même intérêt qu'un grand monument d'art — comme, par

exemple, la cathédrale de Milan — et elle sera, de la part de l'humanité, l'objet des mêmes sollicitudes qu'on témoigne aujourd'hui à ce splendide organisme de marbre. La cathédrale de Milan, qui a été commencée au XIII-ème siècle, reste debout, malgré les cinq ou six siècles qu'elle compte déjà, et si les travaux d'entretien qu'on lui consacre aujourd'hui ne cessent jamais, jamais non plus elle ne cessera d'embellir la grande ville italienne. Des milliers de siècles passeront sur elle, toutes les pièces qui la constituent aujourd'hui seront tombées en poussière, on les aura remplacées à temps, et elle restera debout, quand même la dernière parcelle du marbre dont elle a été bâtie, aura été, depuis longtemps, réduite en poudre, emportée par le vent.

La vie des héros est elle-même un chef-d'œuvre psychique, matérialisé dans le corps, qui en est le fondement. Et lorsque la science nous aura livré les secrets de la vie, notre technique médicale permettra de faire en sorte que la vie des héros soit prolongée à l'infini, si bien que les héros vivront infiniment, alors même que toutes les cellules qui les auront composés auront depuis longtemps disparu et se seront anéanties. L'absurdité de ce dogme religieux n'est donc qu'apparente. La persistance de la matière, qui est le fondement de la vie, contient virtuellement le principe et la possibilité de la vie éternelle. C'est donc un bonheur que la vie et l'esprit soient indissolublement attachés à la matière ; au moyen de celle-ci, nous pourrons retenir ceux là aussi longtemps que nous le voudrons.

Qu'on ne nous oppose pas l'universalité et la nécessité du phénomène de la mort, surtout dans les espèces animales. D'abord, parce que l'homme, par la science, s'est profondément différencié des animaux ; ensuite, parce que, même sans cela, la mort des animaux n'a pas les mêmes résultats et la même signification que la mort des hommes. Les exemplaires de l'espèce animale, malgré leur différences, qu'on ne peut négliger, sont pourtant superposables et substituables. Les différences qui les séparent sont superficielles et peu importantes, et leurs ressemblances profondes et essentielles. Il n'en est pas ainsi pour les hommes. Leur ressemblance physique est aussi grande que celle d'entre les exemplaires d'une même espèce animale, mais elle est de surface, et couvre des différences psychiques qui sont essentielles et qui, souvent, cachent un abîme. Au psychique uniforme des animaux, correspond un psychique infiniment variable chez les hommes. Il y a, entre les hommes, malgré leur ressemblance physiologique, des différences psychiques et morales aussi profondes que les différences physiques qui séparent une chenille d'un chien.

Les grands innovateurs, surtout, avec les œuvres originales qu'ils offrent à l'humanité, constituent comme autant de variations spécifiques, qui font que l'espèce humaine se différencie en autant d'espèces psychiques différentes qu'il y a de grandes inventions scientifiques, artistiques et techniques. Ceux qui ont inventé et amélioré la navigation ont introduit dans l'espèce humaine les caractères spécifiques des animaux aquatiques ; ceux qui ont inventé et qui perfectionnent l'aviation y au-

ront introduit les différences spécifiques des oiseaux. Cela fait que, dans les limites de l'espèce humaine, il y a autant de spécialités—justes équivalents des traits physiologiques qui différencient les espèces animales—qu'il y a d'inventions dans tous les genres, et que la gamine de cette espèce est aussi riche et variée que l'ensemble même de toutes les espèces zoologiques. Chaque homme, à peu près, vaut psychologiquement ce que vaut physiologiquement une espèce zoologique particulière.

Voici donc pourquoi les exemplaires d'une même espèce zoologique sont substituables, et non les hommes. Avec la mort d'un homme, c'est l'équivalent de toute une espèce zoologique qui doit s'éteindre. Or, si les espèces sont immortelles, et elles le sont, il est illogique et monstrueux que les hommes meurent. Une brebis peut fort bien en remplacer une autre ; mais vous n'aurez jamais sous la main un autre Curie ou un autre Poincaré, pour remplacer les défunts.

*

Du reste, si la mort était un phénomène nécessaire, étant tellement inévitable, pourquoi l'horreur qu'elle inspire est-elle si universelle qu'il n'a pas suffi de toutes les religions et de toutes les sciences du monde, pour nous en consoler et nous en guérir ? Cette révolte incoercible contre la mort, qui semble si absurde, est-elle si absurde ? Ne signifie-t-elle pas que ce phénomène est quelque chose d'inique, que c'est un crime, un état de choses qui doit cesser ? Si la mort était un fait parfaitement naturel, l'homme s'y serait résigné. Et, après tout, entre l'animal qu n'a pas de conscience précise de sa mort et que cette idée ne tourmente pas,

et l'homme, dont tous les moments sont assombris et empoisonnés par le spectre de la mort, lequel des deux est privilégié ? Si la mort était définitive, l'homme conscient serait la plus misérable des créatures.

On dira encore : la vie des hommes ne peut être éternelle, car, sans la mort, il n'y aura bientôt plus de place sur terre pour les nouveaux venus. A cette objection, les faits se sont chargés d'infliger un démenti péremptoire. Qu'on lise seulement les études et les statistiques de la natalité en France et surtout dans les villes suisses. Loin de se multiplier, l'homme s'y fait remarquer par une stérilité de plus en plus prononcée. Un philosophe suisse termine son étude sur la natalité des villes suisses par la réflexion que «la natalité s'abaisse avec les progrès de la culture».

Rien de plus naturel et de plus logique, d'ailleurs ; si la science et la réflexion déterminent la longévité, cet avantage se paye par une moindre natalité.

CHAPITRE IX

Résurrection

Et pourtant, les plus grands innovateurs de l'humanité sont morts, tout comme les autres, et comme les plus humbles des animaux. Ce crime, cet illogisme de la nature, est-il irréparable ?

La religion chrétienne a répondu à cette question angoissante par la Résurrection dans le Royaume éternel de Dieu. Et, en effet, jusqu'à ce que la science biologique ait découvert le secret de l'immortalité, que faisons-nous des morts que leur vie aura rendus

dignes d'un sort meilleur? L'immortalité des héros futurs exige donc la résurrection des héros défunts. Logiquement et moralement, l'idée de la résurrection s'impose aussi rigoureusement que l'immortalité.

Mais, la résurrection est-elle au moins aussi concevable et acceptable que l'immortalité? Y a-t-il assez de faits d'expérience, et assez de considérations rationnelles qui plaident en sa faveur? Et comment cette idée a-t-elle pu surgir dans l'esprit humain? Car jamais, sans doute, les yeux humains n'ont pu voir ressusciter un homme qui était réellement mort.

La fête de Pâques, et ce qu'elle symbolise, est là pour nous éclairer sur cette question. Par cette fête, aux environs de l'équinoxe du printemps, l'Église continue une bien vieille tradition, qui avait commencé avec la résurrection d'Adonis, d'Isis, de Cérès, et qui, en réalité, symbolisait le renouveau de la nature. Les Pâques coïncident, en effet, avec la résurrection printanière de la vie végétale. Le drame divin, avec ses trois actes: la passion, la mort et la résurrection le troisième jour, traduit fidèlement le drame de la nature végétale qui se joue pendant l'hiver, où nous trouvons l'agonie de la fin de l'automne, la mort et l'enterrement pendant l'hiver et la résurrection triomphale de la végétation renaissante, après trois mois, au commencement du printemps.

Pendant l'hiver, tous les ans, le chêne se dépouille de sa parure et semble mourir; mais toujours, au printemps, une vie nouvelle ressuscite dans ses branches et le miracle de la résurrection s'y accomplit. Il en est de même du blé, dont le grain enterré en automne, dans la terre froide et humide, s'y décom-

pose et disparaît, mais ressuscite au printemps. Le miracle de la résurrection y est complet, parce que le grain de froment de la nouvelle récolte reproduit exactement la semence disparue. Pourquoi n'en serait-il pas de même des humains ?

Et les animaux qui hibernisent ? Tout comme la nature végétale, les serpents, les lézards se cachent, l'hiver, dans la terre refroidie ; les ours même s'assoupissent pendant la froide saison et s'éveillent, au printemps, à la vie normale. A ce point de vue, l'expérience de la chenille, qui s'endort pour se réveiller papillon, est des plus significatives. Cet insecte passe quelques mois sous une forme qui a toutes les apparences de la mort ; et la vie latente qui demeurait en lui ressuscite au printemps et prend une forme ailée.

N'est-ce pas là une évolution propre à nous révéler le mystère de la destinée des hommes qui ressusciteront semblables aux anges ?

*

Mais on se demandera peut-être : y a-t-il encore du monde qui croit à la résurrection et qui en éprouve le besoin ?

On y croit beaucoup plus qu'on ne le pense. Un grand nombre de faits d'expérience sont là pour témoigner que cette croyance persiste et qu'elle est indéradicable du cœur humain. Si la mort était définitive, à quoi bon écrire l'histoire et la biographie des hommes célèbres ? Pourquoi le soin minutieux qu'on met à en conserver inaltérés tous les détails significatifs et tous les documents ? Est-ce pour tirer du passé des enseignements pour l'avenir ? Mais le passé est

muet en ce qui concerne l'avenir, car jamais les conjonctures du passé ne se reproduiront plus.

On peut en dire autant d'une science expérimentale, qu'on a intensivement cultivée ces derniers temps : *la psycho-physiologie*. Comme nous l'avons déjà montré ailleurs, jamais cette science ne découvrira les lois de l'esprit. Sa raison d'être est ailleurs ; c'est d'établir l'équivalence exacte entre le physiologique et le psychique, et de nous donner, un jour, la formule mathématique des phénomènes physiologiques qui correspondent aux phénomènes psychiques. N'en est-il pas de même de cette *statuomanie*, qui fait ravage dans les parcs des grandes villes européennes ? Elle est souvent poussée à l'absurde, à cause de l'insignifiance des hommes qu'on veut immortaliser. Mais cette absurde exagération elle même montre que, aujourd'hui plus que jamais, on lutte désespérément contre le phénomène odieux de la mort. N'oublions pas non plus de nous demander quelle est la signification des expériences spiritistes, qui sévissent aujourd'hui dans certains milieux cultivés ou semi-cultivés ? Des hommes de la culture du célèbre journaliste anglais, Stead, n'avaient-ils pas ouvert au public, à Londres, un *bureau spiritiste*, pour communiquer avec l'autre monde ? Tous ces faits, par leur absurdité même, prouvent combien est profonde et indéracinable l'espérance ou la foi dans une vie à venir.

Lorsque la psycho-physiologie nous aura donné la formule physiologique de tous les phénomènes psychiques ; lorsque la science biologique nous aura révélé les secrets de la vie, du maniement de la matière vivante, et les biographies des hommes célèbres

et l'histoire nous auront conservé les moindres détails de leur personnalité, alors, peut-être, nos laboratoires, au lieu des expériences spiritistes, censées évoquer les morts illustres, et les ateliers de sculpture, à la place des hommes de marbre douteux, pourront fournir un travail analogue à celui qui s'accomplit dans la terre humide et qui, du grain de froment, en quelques mois, en fait sortir un autre, identique à celui qui y était mort. Les œuvres et les notes biographiques des hommes illustres faciliteront un jour l'action par laquelle on pourra les évoquer hors du néant, en chair et en os. Ou bien, on peut supposer que la science biologique et la médecine nous auront enseigné les moyens de garder nos morts célèbres dans un état analogue à celui des cocons des vers à soie. Dans cet état, ils seront susceptibles d'être rappelés à la vie, plus tard, quand cela deviendra possible. Déjà l'imagination de Wells a conçu l'idée d'une pratique pareille dans le monde de je ne sais plus quelle planète.

*

De tous ces faits, et au terme de toutes ces considérations, l'idée de la résurrection se dégage comme une vérité hypothétique aussi rationnelle que n'importe quelle loi astronomique, découverte par induction, et qu'on ne peut prouver expérimentalement. La résurrection des hommes célèbres est, à nos yeux, au moins aussi vraie et sûre que la loi qui veut que la terre tourne autour du soleil. Cette loi ne peut être prouvée par l'expérience ; car l'expérience sensible montre, au contraire, que c'est le soleil qui tourne autour de la terre. Pressentie par Copernic, démontrée par Galilée,

cette loi fait violence à la réalité qui apparaît à nos yeux, et n'est qu'une induction, justifiée par un grand nombre de faits, qui infligent un démenti formel à ce que nos yeux voient. N'est-ce pas le cas des hommes illustres ? Nous les voyons bien se coucher dans la mort, et leur corps s'anéantir ; mais il y a beaucoup de faits d'expérience et de considérations qui, malgré les protestations de nos sens, nous suggèrent que leur mort est provisoire et que, comme le soleil, les héros défunts se lèveront dans le crépuscule des temps à venir.

Nous avons essayé de montrer quelques-uns de ces faits et d'en dégager la signification, mais l'espace nous manque pour en donner plus qu'un résumé pâle et abstrait.

Mais si, à notre avis, la mort des héros est une injustice aussi criante que l'immortalité des hommes sans mérite et sans vertu, comment décider du mérite des uns et du démérite des autres ? C'est ce que nous allons voir, en examinant prochainement le dogme du *Jugement dernier*.

CHAPITRE X

Le jugement dernier

Le temps tue ceux qui tuent le temps, et ménage ceux qui épargnent et font fructifier tous les instants de leur vie. Voici la légende que l'on devrait écrire, en grosses lettres, dans un coin du mur de la *Chapelle sixtine*, qui conserve, bien qu'endommagé, le célèbre tableau de Michel Ange : *Le Jugement Dernier*.

Celui qui aura longtemps contemplé l'œuvre du grand italien ne peut plus prendre à la légère l'idée qui a inspiré ce monument artistique incomparable.

Sans doute, après l'aspiration à une vie infinie et au bonheur, l'âme humaine ne connaît pas de désir plus intense et plus persévérant que la soif de la justice. Elle est la condition même de notre existence et de notre bonheur. La justice, en effet, est pour la vie de notre âme ce que le soleil est pour la vie de notre corps. Physiquement, nous dépérissons et dégénérons dans l'obscurité ; moralement, notre âme se rétrécit et s'abîme dans l'injustice. Nous ne pouvons réaliser notre humanité que dans la mesure où nous réalisons plus de justice dans nos relations sociales. De là, cette soif inextinguible de justice, que l'Eglise a essayé d'étancher par le dogme du Jugement dernier.

Les naturalistes ont montré que les progrès des formes vivantes sont dûs à la sélection naturelle, qui élimine les individus les moins adaptés au milieu ambiant, et conserve ceux qui y sont le mieux adaptés. Le dogme du Jugement dernier doit remplir, selon l'Eglise, une fonction pareille. Il est, pour l'humanité morale, ce que la loi de la sélection est pour la vie des espèces zoologiques ; c'est l'artisan de l'évolution progressive de la moralité. Ce dogme signifie donc la sélection finale qui décidera de la destinée des hommes selon le critère de la plus haute moralité.

*

L'idée du Jugement-dernier est le modèle que devrait imiter notre justice ; c'est, en tout cas, le supplément de justice qui doit corriger et parachever les

décrets des tribunaux terrestres. L'habilité et la mauvaise foi des hommes, ainsi que l'ingéniosité des avocats, sont aujourd'hui plus propres à égarer et à berner l'esprit des magistrats, qu'à l'éclairer. C'est pourquoi il y a, pour gagner une cause juste, autant de chances que pour la perdre, et les lois sont plutôt favorables aux coquins. Les délais de la loi, qui aigrissaient déjà le noble cœur de Hamlet, tournent toujours à l'avantage de la malhonnêteté.

Ceci rend les lois impuissantes à améliorer les hommes et les mœurs. Leurs sanctions ne sont pas seulement peu équitables, insuffisantes et aléatoires, mais elles peuvent être éludées. Leur garantie et leur fondement doivent être cherchés dans l'idée mystique du Jugement dernier. Sans la foi au jugement final, on ne réussira jamais à donner à l'intérêt collectif et indirect le pas sur l'intérêt personnel immédiat. Le sacrifice au profit de l'humanité ne peut germer et s'épanouir que dans l'ambiance de cette foi. Le triomphe du socialisme exige, lui même, le renouveau de cette croyance qui, seule, peut garantir aux dévouements méconnus et aux sacrifices oubliés la sanction et l'attention qu'ils méritent.

De nos jours, l'égoïsme, affranchi des scrupules religieux, s'étale, triomphe en surface et en profondeur, et les lois ou les mœurs sont un réseau trop mince pour le restreindre ou l'enfreindre. Sous la protection des lois, ou en s'insinuant par les interstices de leur réseau, l'homme habile peut s'assurer bientôt une grande prospérité, au détriment de ses semblables, et faire à ses concitoyens tout le mal qu'il pourra. Son seul souci ne sera pas tant de sauver

les apparences, que de se garantir des représailles. Dans les limites de ses moyens, il arrive à parer les mauvais coups qu'il n'épargne pas aux autres. Pour lui, le principe sublime : *ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'ils vous fassent*, ne s'applique pas, parce qu'il peut faire aux autres ce que, précisément, il peut empêcher que les autres lui fassent. La fortune, la prospérité matérielle et sociale, la gloire même, étant habituellement le fruit du succès, le monde ne lui cherchera plus chicane. Bien au contraire, on lui prodiguera les louanges et les honneurs, et sa fortune payera son absolution. Voyez plutôt les milliardaires américains.

La mauvaise foi, la ruse et l'habileté deviennent alors les qualités d'âme qu'on tâche de cultiver. Un prestige particulier s'y attache et les impose à l'attention publique. La stimulation et l'émulation générales se dirigent dans cette direction, et le niveau de la moralité descend toujours plus bas. Alors, le dévouement devient de la naïveté et les sacrifices héroïques de la simple bêtise. Ils sont la dîme que la vertu des idéalistes ignares paye aux arrivistes, qui les encouragent pour les mieux exploiter. A cela, en effet, il n'y a que le remède des sanctions mystiques.

Si on pouvait introduire, dans cette ambiance morale, la foi au jugement final, avec la perspective des sanctions du Royaume de Dieu, tout cela pourrait changer. La stimulation et l'émulation générales, qui vont aujourd'hui dans la direction de l'intérêt égoïste et des agissements incorrects, prendraient une direction favorable aux dévouements et aux sacrifices, comme cela eut lieu au début du christianisme et

pendant le moyen âge. L'arrivisme se donnera alors pour but d'escalader l'Empire des Cieux et fera des dévots fanatiques de l'autre monde. L'intérêt personnel et immédiat sera de nouveau immolé sur l'autel de l'intérêt collectif, qui se sera identifié avec l'intérêt personnel dans l'au-delà.

*

Seulement, peut-on inspirer une foi effective dans le Jugement dernier ? n'est-ce pas une chimère ?

Si l'idée du Jugement dernier semble aujourd'hui chimérique, il n'est pas moins vrai que la soif de la justice est tellement forte et persévérante, ces derniers temps surtout, qu'elle rend, en principe, cette chimère presque acceptable.

La soif inassouvie de justice est apparue, d'abord, dans l'âme des Hébreux, errant dans les plaines arides de la Syrie. La pression des grands empires asiatiques l'a provoquée et les injustices, les adversités, que leur histoire réserva aux juifs, la développèrent et l'entretinrent. Le judaïsme est presque entièrement le moyen qu'ils imaginèrent pour assouvir cette soif. Lorsque les juifs tombèrent sous la domination romaine, ils y trouvèrent le droit romain, qui était comme une religion pour les maîtres du monde. De la rencontre que l'histoire antique ménagea entre cette soif de justice et les sources jaillissantes du droit romain, naquit la religion chrétienne, dont le centre de gravité est le jugement final, avec la résurrection des morts et la perspective de l'Empire des Cieux. La haute conception que les romains se faisaient du droit s'est trempée, à cette occasion, dans l'ardeur

après et dans l'élan des espérances messianiques des Hébreux.

Depuis, les peuples latins, ayant hérité de Rome l'instinct de la justice, ont continué à cultiver le droit positif, tandis que l'Eglise, pour sa part, n'a jamais cessé de passer sous les yeux des autres peuples ses tableaux sombres du jugement final. Pour les peuples latins, en effet, la soif de la justice est plus forte que la vie. La preuve en est chez ces paysans du Danube, qui, pour le sentiment de leur droit lésé, réel ou imaginaire, sacrifient souvent leur vie et compromettent toujours leur fortune dans des procès interminables. Le culte du droit est entretenu, en France et en Italie, comme le feu sacré l'était à Rome. Nulle part, ailleurs, le droit et le sentiment de la justice ne se sont développés autant que dans ces pays. Si jamais la foi au Jugement dernier doit se renouveler, l'étincelle en partira sans doute du milieu des pays latins.

Il est certain que, chez les peuples latins, la pratique du droit et le sentiment de la justice égalitaire vont jusqu'à l'exagération. On leur reproche, bien souvent, qu'ils sacrifient beaucoup trop de leur énergie et de leur temps aux subtilités et aux débats juridiques verbaux. Ce sont les pays où le métier d'avocat est le plus répandu; métier stérile, occupation de luxe, qui rapporte mais ne crée rien; métier parasite, qui se nourrit de la production des autres. Tandis qu'en Angleterre ou en Allemagne, l'industrie et le commerce proprement dits fleurissent et s'étendent, en France, en Italie, comme en Roumanie, c'est l'industrie des procès et le commerce du droit qui

prospèrent. Les fleurs stériles de cette industrie particulièrement latine sont, pour les peuples latins, un sérieux désavantage.

N'ayant aucune utilité pratique positive et créatrice, le culte exagéré du droit n'est-il pas une aberration ? Ou bien sa raison d'être se trouve-t-elle ailleurs : le culte du droit objectif, théorique, le droit pour le droit ?

C'est sans doute la mission spéciale des peuples latins de développer l'édifice juridique hérité de Rome, de créer l'esprit juridique objectif, de préparer, pour l'avenir lointain, le sens de la justice absolue, et l'appareil et les moyens juridiques propres à aider sa pratique et son achèvement dans l'instance suprême du jugement final. Il serait même possible que ce soit parmi les peuples latins que l'humanité choisisse les magistrats de ce tribunal suprême. Ce n'est que de cette manière qu'on peut s'expliquer, chez ces peuples, le culte exagéré de la justice et du droit, qui est pratiquement si stérile et si vain.

Ce qui semble fonder la foi au jugement final, ce n'est pas seulement la soif de justice, mais surtout la pratique progressive du droit, qui est comme un gage de la justice absolue que nous attendons. S'il est vrai que, sans ces commencements de justice terrestre, l'idée de la justice céleste n'aurait jamais hanté les cerveaux, il est plus vrai encore que notre justice relative n'a de sens que si on la complète, si elle s'achève idéalement par la justice absolue, pratiquée par le tribunal final. Autrement, elle serait bien précaire. Ce serait comme une plante qui ne peut pas s'épanouir et porter des fruits et des semences, faute

de quoi son existence serait éphémère et son espèce devrait disparaître à jamais. L'idée du jugement dernier, c'est le fruit mûr de notre efflorescence juridique, qui ne demande qu'à fructifier. Ceux qui aiment à douter du jugement final doivent, pour des motifs analogues, douter que le cerisier, aujourd'hui en fleurs puisse porter des fruits.

* * *

Si on récapitulait les progrès déjà réalisés par l'esprit juridique et si on tenait compte, aussi, de tous les faits d'expérience, où la justice s'est effectuée au moins partiellement, si on escomptait encore les progrès futurs du droit, on accumulerait un nombre d'expériences juridiques tellement considérable, qu'il suffirait pour fonder rationnellement la foi à la justice absolue du jugement dernier.

Ce dogme est, en effet, aussi rationnel que l'hypothèse, conçue par Kant et développée par Laplace, selon laquelle le soleil n'est qu'un immense brasier, qui s'éteindra un jour. Jamais personne n'a vérifié et ne pourra vérifier expérimentalement cette hypothèse. Elle n'est qu'une simple déduction, tirée des expériences qui nous sont familières. Ce sont les expériences du feu et des corps brûlants qui se refroidissent qui ont suggéré à Kant et à Laplace leur théorie sur la chaleur et la lumière du soleil. C'est parce que nous voyons, tous, que le feu s'éteint et que les corps brûlants se refroidissent lentement, que nous croyons à l'hypothèse de Laplace, que nous n'en doutons pas un moment.

N'en est-il pas de même, ne doit-il pas en être de même de l'hypothèse du jugement dernier ? C'est du grand nombre de faits d'expériences, où nous voyons effectivement les rayons de la justice percer et briller d'un éclat grandissant, que nous concluons à l'hypothèse de la justice absolue. Pourquoi n'y croirions-nous pas, comme nous croyons sans difficulté à l'hypothèse de Laplace ? L'une n'est en rien plus légitime et plus fondée que l'autre.

Si l'idée de l'immortalité et de la résurrection est concevable et rationnelle — et nous avons vu qu'elle l'est — la foi au jugement final devient légitime et claire comme le jour.

Dans ces temps lointains, lorsque l'humanité aura découvert le secret de l'immortalité et les moyens de rappeler à la vie les héros défunts, à qui elle devra précisément ces découvertes, ce sera pour elle un devoir, le premier et des plus élémentaires, de témoigner à ces morts toute sa reconnaissance. Elle ne pourra pas jouir tranquillement de sa prospérité, avant d'avoir payé sa dette aux générations passées, aux héros qui, de leur propre vie, auront créé et lui auront laissé en héritage cette prospérité. Or, pour y aboutir, elle devra instituer comme un tribunal suprême, qui jugera les générations passées, d'après les documents de leurs archives, et décidera quels en ont été les héros. C'est à ce moment que se révélera la raison d'être des sciences historiques. On verra alors qu'on n'écrit pas l'histoire pour en déduire les lois qui gouvernent la vie des peuples ; on se convaincra qu'elle n'est que l'archive immense qui garde les dossiers des générations passées, que les historiens

en sont les greffiers ; et que les spécialistes de la critique historique sont les juges d'instruction qui instruisent les procès et en vérifient les pièces et que, enfin, toute cette science travaille seulement en vue de l'œuvre de justice absolue, qui s'accomplira dans l'instance suprême du *jugement final*.

Cette humanité d'immortels, d'esprits objectifs, devenus d'une clairvoyance absolue, érigée en tribunal suprême, compulsera les dossiers de toutes les générations et discernera, dans l'ombre épaisse de leur vie, toutes les lueurs de progrès, de dévouement et de sacrifices consentis au profit de l'humanité, ainsi que les crimes et les méfaits de l'égoïsme, qui auront empêché ou rendu difficile la marche progressive de l'humanité. Les yeux de ces juges verront clair et regarderont attentivement là où les yeux de nos juges se ferment par sympathie ou par intérêt, ou s'embrouillent par étroitesse ou par faiblesse d'esprit. Il est fort probable que les grands procès retentissants soient repris, et les arrêts cassés, confirmés ou corrigés, et il est sûr que les décrets du tribunal de l'histoire de chaque génération seront revisés, corrigés les uns, annulés les autres. Ce sera, alors, le grand jour prophétisé :

Judex ergo cum sedebit
 Quidquid latet aparebit
 Nul inultum remanebit.

Tous les grands faux bonshommes en seront dénichés et précipités dans le néant, et seront révélés tous les grands méconnus. On accordera aux premiers la grâce de l'oubli éternel dans la mort, et on recon-

naîtra aux autres le droit à la vie éternelle. Car le cachot et le bague ne doivent plus souiller ni assombrir la perspective du Royaume éternel de Dieu.

Les arrêts de cette cour suprême seront exécutés aussitôt que prononcés. On appellera à la vie ceux que les moyens de la science auront aidé à en préserver les corps sous une forme analogue aux cocons des vers à soie. Et quant à ceux dont les corps auront naturellement disparu, avant que la science ait rendu possible leur conservation, les notes biographiques, minutieuses et précises, et leurs œuvres surtout, seront toujours là, comme le grain de froment, pour que, avec l'aide de la science et de l'art, de ces seuls éléments, on les puisse reconstituer en chair et en os, frémissants d'une vie renouvelée, comme après un long sommeil reposant. C'est peut-être là l'explication de l'attention qu'on accorde aux biographies, aux correspondances des hommes célèbres et à l'art d'évoquer les personnalités historiques qu'on cultive beaucoup ces derniers temps, en disproportion avec l'intérêt scientifique qu'il présente. Avec ces éléments, qui sont autant de photographies psychiques de ces hommes, on pourra sans doute les reconstituer en chair et en os, comme on s'est proposé de rebâtir une nouvelle cathédrale de Reims, à côté de l'ancienne, d'après les photographies prises avant que les canons allemands ne l'aient démolie. Et ce sera là l'aboutissement naturel de l'habitude invétérée des hommes, qui consiste à reconstituer en marbre les défunts illustres.

Le Royaume éternel de Dieu sera donc peuplé par les hommes célèbres de toutes les générations passées,

que la cour suprême aura trouvés dignes d'y entrer. Lorsque nos paysans récoltent le maïs, ils ont l'habitude de sélectionner les épis les plus beaux et les mieux réussis, qu'ils mettent de côté, pour ensemen- cer de leurs graines les champs, au printemps, et ils jettent les épis communs dans les granges, pour la consommation. C'est ce que feront des hommes, les magistrats du tribunal suprême.

Mais peut-on réellement concevoir le jugement final et le Royaume éternel de Dieu, sans Dieu ? C'est ce que nous essayerons prochainement d'examiner.

CHAPITRE XI

L'évolution du divin et le sens de la vie humaine

Une religion sans Dieu n'est pas un paradoxe, ou si c'en est un c'est un bien vieux paradoxe. Le caractère particulier des religions qui ont triomphé en Chine, et celui du bouddhisme surtout, est de n'adorer aucun Dieu. Aussi, l'essentiel des religions n'est pas tant l'idée de Dieu, que le sentiment du divin. On peut concevoir une religion sans Dieu, mais non une religion sans le divin.

Il est vrai, pourtant, que toujours le sentiment du divin, lorsqu'il est intense, se condensé en une divinité concrète et crée une *entité*. Par contre, toujours lorsqu'il s'affaiblit, la divinité s'évanouit. Mais les dieux s'évanouissent aussi quand le sentiment du divin, sans cesser d'être fort et profond, se rationalise et s'éclaire, en se transformant en quelque chose comme un *quasi*

concept. C'est sans doute ce à quoi doit aboutir notre religion sans Dieu.

De ce côté, la voie nous a été déjà ouverte par Jésus même, et les premiers pas y ont été faits par les chrétiens.

Jésus-Christ, le fils de l'homme, titre sur lequel tous les évangiles insistent, détient une place si prépondérante dans l'Eglise chrétienne, que le bon vieux Jéhovah en est presque éclipsé. Déjà, il n'y règne plus que formellement. Le gouvernement de l'Eglise est entièrement laissé à Jésus. De fait, le visage humain de notre Jésus masque presque complètement les traits abstraits et vagues de Jéhovah. L'Eglise, sans s'en apercevoir peut-être, a ruiné le règne de Jéhovah, lorsqu'elle a offert à Jésus la place d'honneur, à la droite du Dieu-Père, car c'était placer le Dieu-Père à la gauche de l'homme Jésus, et cela vaut un renversement du pouvoir. *En tant que l'homme Jésus a existé, en chair et en os, le christianisme est une religion athée.* Du reste, cette religion radicalement athée répondait bien, dans ces temps, aux progrès des lumières scientifiques et de la raison gréco-romaines. C'est pourquoi tous les compromis, que la théologie chrétienne a essayés avec le monothéisme pur des hébreux, ont échoué. De là, l'opposition et la haine implacable des deux religions.

Et si l'homme Jésus n'a pas existé ? Cela ne change en rien notre conclusion. Il reste comme un être de raison, conçu pour symboliser les fragments du divin qui existent dans l'humanité. Les sentiments du divin se sont cristallisés autour d'une figure humaine inventée et, en l'idéalisant, la personnalité de Jésus en est

le résultat. Le christianisme, comme son nom l'indique, est une religion où Dieu s'est effacé, pour céder la place à Jésus qui symbolise ce qu'il y a de divin dans l'humanité. Il est certain que Dieu y a été réduit par la pression de la raison et de la philosophie antiques.

Cette révolution religieuse n'est que l'aboutissement naturel du processus évolutif qui crée la religion. Toujours, l'humanité a imaginé ses dieux selon sa ressemblance — d'après le modèle idéalisé de ses propres traits, — après quoi elle s'est convaincue que c'est Dieu qui a créé l'homme, selon les traits du modèle divin, rapetissé et dégénéré. Le processus apparent de la création divine, selon lequel l'homme serait la création des dieux, reflète, en le renversant comme dans un miroir, le processus vrai de la création selon lequel, au contraire, les dieux sont le produit de l'imagination humaine. Or, il est aussi absurde que la perfection divine engendre l'imperfection humaine qu'il est logique et naturel que l'homme imparfait aspire à la perfection et conçoive l'idée de Dieu.

Ce qui est certain, c'est que Dieu est l'équivalent d'un homme dont la raison se confondrait avec l'imagination. En ce cas, la raison accepterait comme réalisable, et y prêterait foi, tout ce que l'imagination aurait conçu. *L'idée de Dieu est celle d'un homme, qui pourrait exécuter tout ce que son imagination lui suggère, et dont la puissance effective ne serait pas au dessous de la fécondité infinie de son imagination*, laquelle n'aurait, d'ailleurs, d'autres limites que les restrictions de la moralité la plus élevée : Dieu et le divin sont cela et rien que cela.

La révolution religieuse qu'il nous reste à faire, c'est

donc d'achever l'œuvre commencée par Jésus, c'est d'installer le divin qu'il y a dans l'humanité sur le trône vacant de Jehovah.

*

L'une des vérités généralement admises aujourd'hui, c'est que les révolutions religieuses suivent le sort des révolutions sociales et politiques; car les dieux reflètent toujours l'état moral, social et politique des peuples qui les adorent. Il suit de cet axiome, comme un corollaire, que chaque transformation politique profonde a son contre-coup dans la vie religieuse.

Or, dans l'ordre social et politique, le fait dominant est la révolution démocratique des peuples contemporains. Partout, dans les pays civilisés, les monarchies absolues et de droit divin ont cédé la place soit à la république, soit à une monarchie constitutionnelle élective ou héréditaire. Ce changement politique est devenu nécessaire, indispensable même, lorsque les grands peuples civilisés se sont constitués en états nationaux vastes et compliqués. La monarchie absolue est tolérable, possible, voire même nécessaire ou pratique, dans les petites sociétés, parmi les petits peuples arriérés et les petites cités. Là, en effet, un monarque absolu, un autocrate peut régner sans mettre en danger la vie du groupe, et sans péril pour lui et pour la liberté. Il n'en est pas de même dans un vaste empire composé d'hommes conscients et raisonnables. Le monarque absolu y est, lui même, toujours en danger, comme en Russie; il y est insuffisant pour mener à bien les destins de l'empire, comme en Allemagne; ou bien il froisse et empêche le libre essor des consciences et de l'activité, comme en Turquie et en Rus-

sie, avant les révolutions politiques des derniers temps. L'expérience de la monarchie absolue a été essayée à Rome, et nous en connaissons les abus et les conséquences fatales. L'empire de Rome en est mort.

Si l'empire de Rome avait politiquement évolué, dans le sens de l'évolution politique des grands peuples modernes, il est fort probable que Rome n'aurait pas si vite dépéri. Et, par contre, si l'Angleterre et la France avaient persévéré dans les formes de la royauté absolue, elles auraient, toutes deux, échoué. La révolution démocratique les a sauvées. A vrai dire, cette évolution a consisté à déléguer au peuple même, à ses représentants, presque toutes les attributions de la souveraineté. Le système de la représentation élective, qui constitue la souveraineté du peuple, y a pratiquement remplacé le système de la souveraineté de droit divin des rois. Et alors même que la souveraineté du roi y est maintenue, comme en Angleterre, elle y est étroitement limitée par celle du peuple. Elle y est presque aussi peu effective que les pouvoirs, à terme, de la présidence républicaine. En Angleterre, en effet, le roi—comme Jéhovah dans l'Eglise chrétienne—règne, mais ne gouverne pas.

Et, ce qui est très significatif, c'est que la chute de la monarchie de droit divin a eu lieu, d'abord, dans les pays où l'athéisme avait fait les plus grands progrès, et où le roi, aujourd'hui, ne gouverne ni ne règne. Une révolution religieuse pareille s'achève, dans ces pays, sous nos yeux. En France, par exemple, la souveraineté divine de Jéhovah est offerte à ce qu'il y a d'humanité dans Jésus, et le Dieu Père n'y gouverne et n'y règne pas non plus. Ce pays est

sans doute la société la plus avancée et la plus mûre pour le grand renouveau religieux de l'avenir. La France commence déjà à remplacer Dieu par ce qui constitue comme un équivalent religieux de la souveraineté politique du peuple : le divin, qui se retrouve au fond de la nature humaine, c'est-à-dire les arts, la science, la liberté, etc.

L'examen de l'histoire montre donc que l'évolution religieuse suit de très près l'évolution sociale, et va dans le même sens.

Jéhovah, en tant que Dieu unique, exclusif et transcendant, ne pouvait être que la divinité d'une nation, dont l'individualité ethnique était bien trempée et nettement accusée, mais, somme toute, assez réduite.

Les circonstances spéciales de l'histoire juive, ainsi que les traits caractéristiques de cette formation ethnique, ont déterminé la physionomie si originale du vieux Jéhovah. Petit peuple, très conscient et très jaloux de son individualité nationale, exclusiviste, insociable par suite, et ne voulant pas frayer avec les autres peuples, de peur de perdre son individualité dans ces compromis, la physionomie de Jéhovah, son dieu national, devait refléter tous ces traits ethniques. Il sera le dieu unique, exclusiviste, et très jaloux de la moindre coquetterie des Hébreux avec les dieux étrangers. Les sentiments d'indépendance nationale empêchèrent, en effet, les Hébreux de lui donner un concurrent. C'était le dieu unique parce que, évidemment, Jéhovah seul suffisait à ce peuple petit et pauvre, qu'il pouvait gouverner sans intermédiaire et surveiller sans collaborateurs.

La portion du monde, connue par les Hébreux, n'était pas bien vaste non plus. L'Égypte, la Perse, le désert d'Arabie, Babylone et la Syrie ne constituaient pas un univers infini, un domaine tellement grand qu'il échappât à la science et à la surveillance de Jéhovah. Ce dieu unique et jaloux se complaisait surtout dans les environs de la Palestine: il hantait, de prédilection, le mont Sinaï et le Liban. Aussi, sa physionomie sera-t-elle semblable à celle d'un roi patriarcale, conçue selon le modèle de David et de Salomon. Sa toute puissance rappelait et ne dépassait pas celle des potentats que les Hébreux connurent, par les vicissitudes de leur histoire, sur le trône de Nivive. Et, en effet, ces tyrans tout-puissants ont exercé sur les destinées des Hébreux une action et des influences, qui ne le cédaient en rien à celles qu'ils supposaient à leur Jéhovah. C'est pourquoi les prophètes d'Israël ont toujours vu, dans ces potentats, l'instrument de la vengeance de Jéhovah.

Mais, d'autre part, si la maison d'Israël mettait son dieu au-dessus de Marduk et d'Ormazd, c'était plutôt pour triompher, dans le rêve et dans l'idéal, contre les adversaires géants qui l'opprimaient. Son monothéisme est la suprématie rêvée, attribuée à son dieu, sur les dieux des peuples conquérants. La toute-puissance de Jéhovah n'est que la revanche chimérique que ses fidèles ont prise, dans l'idéal, sur les grands peuples qui les ont conduits en servitude; elle était en raison de la faiblesse réelle des Hébreux. C'était donc une construction idéaliste, dont tous les éléments étaient finis, quelque fois même assez réduits, puisés dans l'expérience et les adversités de l'histoire,

mais idéalisés, par esprit de revanche contre l'adversité, et qui restait, somme toute, dans les limites du possible, du réalisable ou du concevable.

Du reste, ce que nous disons là de Jéhovah peut être dit — avec des différences de nuances — des dieux de tous les autres petits peuples. Les différences, qui séparent Jéhovah des autres divinités antiques, tenaient du caractère des juifs et de leur histoire, qui ne ressemblaient pas à ceux des autres peuples ou cités antiques. Tandis que les autres dieux étaient les divinités modestes, accommodantes et sociables, d'une cité, Jéhovah avait emporté quelque chose de l'éclat et de la majesté des empires orientaux, ce qui le rendait très puissant, orgueilleux, intraitable et peu commode pour ses concurrents divins.

Notre idée de Dieu, c'est donc Jéhovah, qui fut, au commencement, la divinité typique des petits peuples qu'un chef unique et autocrate peut conduire.

Lorsque les limites du monde reculèrent dans le temps et l'espace et que la scène de l'histoire prit, avec l'empire romain, des proportions autrement vastes, Jéhovah augmenta, lui-même, de proportions, et sa physionomie se modifia. Son être divin dut s'étendre infiniment pour embrasser cet univers considérablement agrandi. Son essence concentrée se dilua; son être se raréfia aussi, à mesure que la scène de l'histoire et l'univers connu grandirent. Mais plus il se dilue et son être divin se raréfie, plus aussi il pâlit et s'efface. Sa puissance et son prestige faiblissent et cèdent le pas à ce qu'il y a de divin virtuel ou déjà réalisé dans l'humanité. Ceci marque le tri-

omphe du christianisme, qui signifie le triomphe de Jésus-homme contre Jéhovah, le Dieu-Père.

Les Césars, qui synthétisèrent et exercèrent l'immense pouvoir de l'empire romain et disposèrent, à leur gré, du sort et des ressources de tous les peuples antiques, n'avaient-ils pas déjà réalisé, et effectivement, non pas idéalement, les attributs que les Hébreux reconnaissaient exclusivement à leur Jéhovah ? L'humanité de ces temps, la grandeur romaine où elle se ramassait tout entière, était sur le point d'achever, de réaliser, jusqu'à l'épuiser, le contenu de la plus haute idée qu'on s'était faite du divin. Et lorsque toute cette humanité se ramassa et se concentra entre les mains des Césars, elle était devenue, dans leur personne, l'égale des dieux, parce que, précisément, les Césars réalisaient l'homme dont la puissance effective ne restait pas bien au-dessous des ressources de son imagination.

C'est pourquoi, d'une part, nous voyons, à ce moment, les Césars, divinisés et adorés dans les temples, malgré les iniquités et l'immoralité de leur conduite ; tandis que, et pour cette même raison, d'autre part, là-bas, en Palestine, poindra, germera et se répandra l'idée que Jéhovah, le dieu austère de la justice par excellence, a adopté un fils de la maison d'Israël, auquel il a laissé en héritage le trône du ciel. Cette adoption était presque une abdication. Plus tard, le fils adoptif du Dieu gagnera Rome et régnera, au nom du Dieu père, à la place des Césars romains. De toutes les divinités antiques, c'était la seule que ses traits particuliers, exceptionnels, avaient désignée à ce rôle suprême. Jéhovah, seul, y était adapté. Il épousait si

bien les traits de l'empire, parce qu'il y portait le souvenir de la grandeur et de la splendeur des empires asiatiques.

*

Plus tard encore, dans les temps modernes, lorsque les sciences, et l'astronomie en particulier, auront enlevé toute limite divine dans le temps et l'espace du monde, Jéhovah sera condamné et irrémédiablement perdu. Le bon Dieu, selen la Bible, vieux à peine de 7000 ans et attaché au ciel de la Palestine, va sombrer dans l'infini du temps et de l'espace. Son existence, son rôle surtout, s'évanouissent avec le mirage de la voûte azurée du ciel, où la Bible mettait le siège de Jéhovah, mais où l'astronomie nous a enseigné qu'il n'y a que l'illusion du vide.

Il en reste, nous le savons bien, le Dieu des philosophes. Mais celui-là n'est que le reflet métaphysique du vieux Jéhovah, ombre pâle qui n'a pas la moindre consistance, pour qu'une nouvelle église puisse s'y appuyer. Le bon sens populaire a eu raison de ne concevoir Dieu que sous les traits idéalisés de l'homme, parce que, en effet, Dieu symbolise l'humanité. *L'agrandissement infini du monde que les sciences nous révèlent a provoqué le crépuscule des dieux, pour la même raison et de la même façon que l'augmentation des sociétés civilisées a déterminé la chute des monarchies et des autocrates de droit divin.*

En politique, la souveraineté du peuple, quoique contradictoire en apparence, a remplacé la souveraineté des rois. N'en sera-t-il pas de même en religion? Pour l'humanité, se gouverner elle-même

n'est pas moins contradictoire que de s'adorer. La souveraineté du peuple est le juste équivalent politique de la religion athée, dont l'objet serait le divin réel ou virtuel de l'humanité. Or, ce qu'il y a de divin dans l'humanité c'est, en premier lieu, ce qu'il y a en elle de moral et de meilleur; et la souveraineté nationale suppose, elle aussi, que le gouvernement des peuples soit attribué, en principe du moins, à ses meilleurs représentants, à ceux qui représentent ce qu'il a en eux de meilleur, de plus vertueux, de plus moral.

*

Le christianisme avait déjà mis le centre de gravité de la religion dans les enseignements moraux de Jésus. C'est précisément au nom de la morale que Jésus empiète sur Jéhovah et prend, dans l'Église, le rôle principal.

Mais l'Église chrétienne, avec son Dieu-homme et les nombreux apôtres et martyrs qu'elle a canonisés, qu'est-elle, sinon l'expression la plus achevée du culte des héros, essentiel à toutes les religions?

Par les œuvres de ses héros, passés et futurs, un jour, l'humanité aura réalisé — jusqu'à son épuisement — le contenu de l'idée de Dieu. *La mission historique des héros est de récupérer, de développer et de manifester, dans leurs œuvres, les fragments épars et informes du divin, qui se trouvent, en général, dans l'humanité.* C'est pourquoi, adorer Dieu, en esprit et en vérité, ce sera, dorénavant, admirer les héros et leurs œuvres.

Pour ce qui est des œuvres matérielles, et surtout

des œuvres de destruction, l'humanité n'est plus aujourd'hui bien loin de la puissance divine. Le Dieu de la vengeance, sur ce point, n'en a plus pour longtemps à lui servir de modèle. Mais le Jéhovah, le dieu de la justice et de la haute moralité, dont nous sommes encore bien loin, garde toujours sa raison d'être, comme modèle à copier. Quand on l'aura entièrement copié, sa place deviendra vacante, et on pourra l'offrir effectivement aux héros de l'humanité. L'édifice humain terminé, l'échafaudage, les échelles, tomberont d'eux-mêmes.

Mais l'édifice de l'évolution humaine, et par suite Dieu et la science, qu'on le sache bien, ne sera pas terminé avant que la morale y soit un fait accompli et que l'humanité, divisée aujourd'hui en sociétés politiques hostiles les unes aux autres, se soit solidarisée par la réunion de tous les peuples dans une société unique, qui achèverait le processus historique de notre évolution sociale et morale. Dieu, et tout ce qu'il symbolise, c'est-à-dire les sciences, les arts et la moralité, œuvres des héros passés et futurs, est le fruit en même temps que l'agent de cette *évolution sociale*. Ces fruits sont donc et ils seront ce qu'elle sera. *Pour résumer, l'homme sera l'équivalent de Dieu, lorsque, avec lui, collaborera toute l'humanité passée et présente.*

C'est alors que les mots prophétiques de Renan auront un sens : «L'humanité fait du divin comme l'araignée file sa toile». Dieu se réalise, en effet, par les progrès de la science, de la socialité et de la solidarité humaines. Car si Dieu symbolise l'homme disposant d'une puissance effective pour exécuter tous

les ordres de son imagination féconde, à mesure que la science et la solidarité humaine rendront cela possible, Dieu se réalisera effectivement dans l'humanité. *Le sens et la destinée de la vie de l'humanité auront été de réaliser, sur terre, le divin; d'y accomplir une œuvre dont le plan et le programme sont contenus dans l'idée de Dieu.*

CHAPITRE XII

D'où vient et où va l'Humanité ?

(L'immaculée conception et le péché originel)

Les religions ont toujours essayé de résoudre ce double et poignant problème de la pensée : d'où vient et où va l'humanité ? Pour les philosophes, c'est même la raison d'être des religions.

D'où vient l'humanité ? Pour y répondre, il faut d'abord essayer de voir où elle va. Quand nous le saurons, nous pourrons en déduire d'où elle vient.

La religion de l'avenir, comme on l'a pu voir, nous promet la vie éternelle ; du moins, cette promesse ne nous semble-t-elle pas vaine. Mais que signifie cette vie éternelle ? Est-ce une vie sans fin ici-bas ? A cela s'oppose la science même. Tout ce qu'elle nous suggère sur les conditions de la planète que nous habitons contredit cet espoir.

En effet, il est clair et avéré que le soleil, qui est la condition indispensable de notre vie, n'est qu'un brasier immense qui s'éteindra un jour. Il est évident alors que, avant même qu'il se soit éteint, la terre

sera devenue un monceau de glace, où l'humanité et toute vie auront depuis longtemps disparu. Il est vrai que ces jours sont encore bien éloignés, que des centaines de milliers sinon de millions d'ans nous en séparent. Pourtant, quelques milliers de siècles ne sont pas l'éternité. Et, si long que ce laps de temps nous paraisse, il finira un jour, et ce jour-là est affreux à la pensée.

On dira peut-être qu'une vie, longue de quelques milliers de siècles, suffit amplement à notre désir de vivre et que, par rapport aux limites que nous lui connaissons, aujourd'hui, elle vaut l'éternité. Quoi qu'on en dise, le problème de la mort n'est, de cette façon, que déplacé ; il n'est pas résolu. Le triomphe de la mort ne sera qu'ajourné. A quoi bon cet ajournement, si le répit qu'il nous laisse doit être, en échange, payé par le consentement à l'empire de la mort définitive, totale et absolue.

Tant qu'il nous reste des armes logiques contre la mort, ne désarmons pas et ne lui cédon rien.

*

La science, qui nous apprend que le système solaire est périssable, nous enseigne aussi que l'univers est plein de systèmes analogues, traversant, tous, les mêmes phases que le nôtre. L'univers est donc comme un immense citronnier, sur lequel les fleurs fraîchement écloses voisinent avec les fruits mûrs. Entre le bouton qui va éclore et le citron mûri, il y a toutes les phases de la fructification et de l'efflorescence. Tel est aussi l'arbre de l'univers : les systèmes en formation fleurissent et voisinent avec les systèmes mûrs ou épuisés.

S'il en est ainsi, il est évident que, lorsque l'humanité aura épuisé la substance vive de ce fruit cosmique, doré par le soleil, qu'est notre planète, elle pourra s'en aller en chercher un autre, pour s'y établir et continuer sa destinée.

Sans doute, jusqu'à ce que notre planète et le système solaire mûrissent et dépérissent, il y aura tant d'autres systèmes juste à point pour nous recueillir. Le tout sera qu'un nouveau Christophe Colomb affronte l'océan trans-sidéral, à la recherche d'une nouvelle Amérique céleste, prête à recevoir l'humanité errante. Un jour viendra où ce problème ne sera pas, pour la science et la technique humaines, plus difficile que celui dont Colomb a eu mission d'apporter la solution.

Les expériences et les succès des aéroplanes et des dirigeables, malgré leur portée encore bien restreinte, sont pourtant des indications bien précieuses et des pressentiments qui ne trompent pas sur ce que l'humanité pourra réaliser dans cette direction. Le premier pas et le plus difficile, peut-être, est fait dans cette voie.

A ce qu'on dit «il est parfaitement possible de combiner un moteur qui s'élève de lui-même et sans prendre appui sur l'atmosphère; d'ailleurs, cet appareil existe, c'est le moteur à réaction, et plus exactement la fusée...» Comme cet appareil ne s'appuie pas sur l'atmosphère pour progresser, «rien ne s'oppose en théorie à ce qu'il en franchisse les limites et monte dans le pur éther; il marchera même d'autant mieux qu'il ne sera plus gêné par la résistance de l'air et que le poids à soulever ira en diminuant».

Et, en effet, le poids des corps diminue à mesure qu'ils s'éloignent de la terre. Le savant que nous citons avoue que «tout ceci est évidemment de la fantaisie, mais cette fantaisie a un caractère scientifique parce qu'elle repose sur des principes exacts». Et il ajoute : «Le moteur à réaction est l'instrument de l'avenir, celui qui permettra les grandes randonnées interplanétaires». La vitesse qu'on lui pourrait faire réaliser varie entre 8—10 kilomètres par seconde, c'est à dire 3600 kilomètres par heure.

A une pareille vitesse, M. Houlevigue, d'après les calculs de M. Esnault-Pelterie, pense que l'on peut traverser la distance qui nous sépare du globe lunaire en 48 heures et demie. On mettrait ainsi quarante-sept jours pour atteindre Vénus et quatre-vingt-dix jours pour aborder Mars». ¹⁾

Voici donc la réponse que la science — messie moderne, notre sauveur véritable — suggère à la question suprême : où va l'humanité ? Si la terre devient un jour une marâtre pour ses enfants, le ciel généreux les accueillera dans ses vastes domaines inconnus. Sans déraisonner le moins du monde, on peut accepter l'idée de notre transmigration interplanétaire. L'humanité, qui aura découvert les secrets de la vie éternelle, ne sera donc plus sous la menace de perdre ce bénéfice, à cause de la fatalité qui gouverne le monde des systèmes sidéraux.

*

Mais si cette solution du problème final est tant soit peu rationnelle, possible ou concevable, elle pour-

¹⁾ Le Temps 15 mai, 1913. Le record de la Hauteur.

rait nous suggérer aussi, quoique indirectement, une solution analogue pour le problème des origines. Et nous allons voir, en effet, que notre hypothèse de la transmigration interplanétaire jette une lueur révélatrice sur l'origine de l'humanité, ou bien sur l'origine de la conscience, qui en est le caractère distinctif vraiment spécifique.

Nous avons, il est vrai, la théorie de Darwin, qui établit la filiation zoologique de l'homme et semble apporter la solution de ce problème. Mais ce n'est là, peut-être, qu'un *pis aller*, une induction dont les raisons, si nombreuses qu'elles soient, pourraient être insuffisantes. Personne n'a le droit de douter que les espèces zoologiques sont sorties les unes des autres, par des transformations lentes, insensibles. Il n'y a pas de solution de continuité de l'animal le plus rudimentaire jusqu'au plus développé. La constatation de cette parfaite continuité s'est tellement imposée à l'esprit de Darwin et de Lamarck, qu'ils n'ont pas pu s'y soustraire et s'empêcher de la supposer et de l'étendre de l'animal à l'homme. Ce qui a semblé vrai, toutes les fois qu'on est passé d'une espèce inférieure à une espèce supérieure, ne pouvait pas, en principe, ne pas être vrai, lorsqu'on a passé du plus développé des animaux à l'homme.

Seul le principe de l'esprit d'inertie et de routine a imposé à la science la filiation purement zoologique de l'homme.

Ce qu'il y a de réellement semblable et d'analogue entre l'homme et l'animal a masqué, aux yeux de Darwin, l'abîme réel qu'il y a entre eux, et que la simple induction ne pourra jamais ni combler ni fran-

chir. Car les différences qui séparent l'homme de l'animal sont incommensurables avec celles qui séparent les espèces zoologiques entre elles. Cela fait que ce qui est vrai de rapports de celles-ci entre elles ne l'est pas du rapport entre elles et l'homme.

La conscience forme, par rapport à la vie, dont elle se nourrit d'ailleurs, un règne à part, tout comme la vie constitue, par rapport à la matière, dont elle s'alimente, un règne à part et nouveau. Et la conscience n'est pas plus réductible à la vie que celle-ci n'est réductible à la matière. De même que la vie n'est pas sortie spontanément de la matière, de même aussi, la conscience ne peut pas sortir tout simplement de la vie. D'où vient la vie, de là doit probablement venir la conscience.

Mais d'où vient la vie ?

Si la vie, sur cette planète, a une limite fatale, inéluctable, il y eut un temps où la vie y était impossible et même inconcevable. Car, si à un degré très bas de température — perspective assurée à notre planète — la vie n'est plus possible, elle ne l'est pas non plus, elle ne l'a pas été lorsque la température de la terre comptait quelques milliers de degrés de chaleur. Si donc la vie doit s'éteindre, lorsqu'il y aura sur notre planète — 50 degrés, *a fortiori*, elle n'a pas pu être possible lorsque la terre était incandescente. A quelques centaines de degrés de chaleur, aucun germe de vie ne pouvait résister et subsister dans ses flancs.

Vièrge de tout germe de vie, par suite de sa température primordiale, comment cette terre a-t-elle pu concevoir et engendrer la vie ? Sans doute, notre

planète a conçu la vie en réalisant un miracle, analogue à celui de l'*immaculée conception*. Comment et par qui a-t-elle été fécondée ? C'est le problème ardu que s'est posé la science moderne. Elle en a indiqué deux solutions : l'une, aujourd'hui discreditée, c'est la *génération spontanée* ; l'autre, c'est, pour ainsi dire, la fécondation par le ciel. Dans le derniers temps, depuis Pasteur surtout, cette dernière solution semble être généralement adoptée, malgré sa paradoxale ressemblance avec le dogme chrétien de l'*immaculée conception*.

En effet, depuis Pasteur, on ne croit plus à la génération spontanée. Aux yeux de la science, il n'y a pas de vie sans un germe préalable. Mais, dans ce cas, l'origine de la vie sur la terre ne peut être que le ciel, c'est à dire la poussière des germes hypothétiques, qui nagent dans les espaces interplanétaires. C'est donc absolument comme dans les Evangiles : la terre, pure de tout germe, a conçu la vie, comme la Sainte Vierge, par la fécondation du ciel, en recevant les germes des espaces sidéraux. Et la science, qui se moque du dogme chrétien, ne s'est pas encore aperçue qu'elle en est réduite à rééditer ce dogme et à lui redonner une nouvelle vigueur.

Il suffit de rapprocher de la théorie de Pasteur notre hypothèse de la transmigration finale, interplanétaire, de l'humanité, pour que la solution du problème de notre origine, comme êtres pensants et conscients, s'indique d'elle-même et s'esquisse avec quelque probabilité même. Cette hypothèse rend, et effet, concevable une autre hypothèse qui nie la *génération*

spontanée de la conscience et qui est, pour l'origine de notre conscience, l'exact équivalent de ce qu'est la théorie de Pasteur sur l'origine de la vie. Comme il n'y a pas de vie sans germe préalable, de même, il ne peut pas y avoir de conscience sans conscience préalable. Un être doué de conscience et de perfections encore insoupçonnées par nous a dû, de toute nécessité, être l'origine de notre conscience et de nos perfections encore très relatives, de même qu'un seul germe, tombé sur la terre, des espaces sidéraux, aura suffi, pour que la vie, avec ses formes innombrables, s'épanouisse ici-bas.

Il est très probable que la conscience, avec tout ce qui en dérive et qui constitue comme un abîme entre l'homme et les animaux, tire son origine d'une source supra-terrestre. Et, en effet, s'il est possible de concevoir une humanité à venir, parcourant les espaces interplanétaires, pourquoi ne pas admettre que cette sorte d'excursion ait été possible, dans le passé, pour les habitants d'autres planètes ou d'autres systèmes célestes, et que l'humanité ait tiré son origine d'un de ces excursionnistes échoué dans nos parages.

Tel un Christophe Colomb, d'une constellation lointaine, jeté sur les flancs de notre terre, et dont les navires auraient été détruits par les indigènes ou l'ouragan.

On peut supposer encore que cet excursionniste étrange, et si étranger sur nos rivages, dépouillé de ses moyens techniques pour se rapatrier, s'est vu menacé de périr, et qu'il a voulu échapper au néant absolu en se mêlant, âme et corps, à l'espèce zoologique la plus avancée et la plus proche de lui, qui

subsistait à ce moment sur la terre. De ce croisement sera issue notre humanité.

Cette hypothèse expliquerait bien des faits qui, autrement, n'ont pas de sens. Notre habitude congénitale, dans l'adversité, de regarder les cieux, habitude qui est comme un élan réduit et comme un effort brisé de gagner le ciel, notre tendance naturelle d'y mettre la source et l'objet de tous nos espoirs et d'y aspirer comme vers une véritable patrie d'origine, et toute notre religion et toutes les religions qui ne sont que la nostalgie profonde et indéracinable du ciel, ce sont des tendances et des habitudes ataviques, ineffaçables et indestructibles, de notre cœur.

De là, la croyance si persévérante au ciel, et notre attitude constante d'anges déçus, dont jamais l'humanité ne s'est départie; et cette répulsion indomptable de reconnaître notre identité d'origine avec les singes, qui semble nous humilier plus qu'une parenté avec les chevaux, par exemple.

Quand même nous serions parents avec les singes, il y a dans notre sang une noblesse spirituelle qui leur manque complètement et qui contraste avec leur nature purement terrestre.

Il est même très probable que cette particularité de l'homme de se tenir debout et de marcher sur deux pieds — ce qui le singularise tant parmi tous les animaux — lui vient également de cet ancêtre exotique. Autrement, le poids de l'hérédité universelle, qui régit toute l'animalité et aurait lourdement combattu cette tendance, aurait rendu l'homme impropre à acquérir et à conserver cette particularité.

Malgré ce que cette hypothèse peut avoir de para-

doxal, elle ne contredit en rien les données certaines de l'expérience; elle tombe en contradiction, tout au plus, avec certaines inductions et conclusions, indirectes et éloignées, de la science moderne et qu'aucune expérience ou expérimentation n'a fondées jusqu'à présent. Mais, si cette hypothèse contredit certaines conclusions problématiques de la science, en revanche, elle confirme un dogme essentiel de l'Eglise : le dogme du *péché originel*.

Si l'homme est un ange déchu, selon l'Eglise, c'est à cause du péché originel, et ce péché originel c'est d'être engendré de l'union charnelle des parents. De même, l'union charnelle de ce Christophe Colomb céleste, hypothétique, avec les espèces indigènes de la terre, est, selon notre hypothèse, le péché originel qui pèse lourdement sur notre humanité. Dans ce croisement, la nature céleste s'est adultérée avec la matière terrestre, et il en est sorti l'homme, hybride, fait de conscience et de matière. Cette dualité, œuvre du péché originel, s'est transmise naturellement à travers toutes les générations : l'hérédité terrestre de notre chair, qui jure et se concilie très mal avec l'hérédité céleste de notre esprit. Tous les hommes portent en eux les suites de ce péché originel, traces ineffaçables de cette double hérédité : les misères de la chair et la grandeur et la noblesse de l'esprit. N'est-ce pas là l'une des „pensées“, qui avait le plus obsédé et tourmenté l'esprit extraordinairement lucide et profond de Pascal ?

*

Nous avons, sans doute, là, l'explication du fait que l'homme est un être conscient et religieux, qui con-

naît le feu et sait en tirer parti. L'art d'allumer le feu, le culte du feu et la conscience raisonnée sont les attributs spécifiques et indissolublement liés entre eux, qui caractérisent l'homme et constituent comme un abîme entre lui et les animaux. Ce n'est pas l'intelligence, ni même la société qui l'en séparent; car elles relient plutôt l'homme à l'animalité; mais c'est cette incapacité congénitale, absolue, des plus intelligents des animaux de comprendre, d'allumer le feu et d'en tirer parti, malgré les expériences constantes, mille fois millénaires, que les hommes en ont fait sous leurs yeux. Cette incapacité étrange des animaux prouve que l'homme ne tient pas son expérience du feu, ni sa conscience, ni sa religion, de la nature terrestre, qu'il a en commun avec eux: mais qu'il les a héritées de cette partie de son être qui lui vient du ciel. En effet, pourquoi l'homme seul aurait-il découvert le feu et deviné ses applications techniques et spirituelles, alors qu'aucune expérience préalable ne le lui aurait enseigné; tandis que les animaux assistent, aveugles et impassibles, à cette expérience et à ses applications?

L'art du feu, base de la science, le culte du feu, base de la religion et de la conscience, sont donc les traits héréditaires qui nous viennent exclusivement du ciel et font notre grandeur; ils constituent notre patrimoine divin, les germes de divinité qui s'épanouissent et s'épanouiront dans l'humanité. Greffés sur l'humanité terrestre, ces germes s'épanouiront nécessairement en une floraison divine; de leur substance spirituelle Dieu se réalisera dans l'humanité.



Lib 2.

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007